

Les réfractaires

Je n'ai jamais su résister aux invitations. Curiosité, disaient mes parents. Oui, curiosité, mais pas comme dans leurs mots, dans leurs réprimandes. La curiosité n'est pas un défaut, jamais. Elle est un moteur, le seul chemin qui mène à l'autre. J'avais déjà le cœur ailleurs, sur les chemins de traverse.

Je me suis fourvoyée, ô combien! On trébuche quand on ne regarde que là où l'on désire, toujours, partout. Je n'ai rien rejeté, rien maudit. Tout gardé pour moi, le tendre comme le pire, tout adopté, tout conservé. Avec la tendresse que l'on doit à son vieux doudou rapiécé.

Je n'ai jamais su résister aux invitations. Mais tout de même, me dis-je en repliant le carton en quatre, en le glissant dans mon sac, tant de cérémonie pour ma seule présence...

*

Rue de la Servette. Pluie. Des trams qui accélèrent et des voitures qui s'enfument les unes les autres : Genève ressemble à un immense caillot de sang congestionné au milieu de l'Europe. Envie d'envoyer un coup de volant vers la droite pour que se vautrent les cyclistes qui avancent, eux. Pas de haine. J'ai pédalé moi aussi, autrefois. Je pédale encore, j'ai juste troqué les intempéries contre une salle de fitness. C'est l'immobilité qui m'enrage, le moteur qui crache sans avancer. Je n'ai simplement pas le temps d'en perdre et je ne fais que cela.

Entrepreneur. C'est un sale mot, ça, entrepreneur... On voit les dents longues, la soif de pouvoir. Chez moi, vous verrez juste l'envie de bâtir. Depuis les tours en Legos, gamin. Faire quelque chose de mes mains, modeler mes jours, et me coucher harassé, crevé, avec plus à faire pour le lendemain.

Romuald Vallin. Faut bien que je me présente. C'est ce que je fais le plus souvent, me présenter, le patronyme, la main tendue; parfois pour de l'argent, pas toujours. L'argent, c'est réducteur pour me qualifier, je veux juste que les choses bougent, des affaires, des contrats, de l'action quoi! Comment se sentir vivre autrement qu'en mouvement?

Bouchons, bouchons et méta bouchons alors que le Pont du Mont Blanc se profile à peine! Devant les palaces cinq étoiles, quelques voitures de sport construites à quelques exemplaires dorment gentiment, le museau en

aluminium posé sur le macadam. Sur la route, taxis, bus, camionnettes et autocars se flairent le derrière. Que les préposés à l'organisation des travaux sur le périmètre de Genf City soient égorgés comme des pourceaux incultes!

Mon portable. Six messages. Pas envie de répondre. J'ai hésité longuement. Je l'ai pourtant dit à Sophie. *Traverser le canton pour cette stupide expérience...*

Mais elle n'a pas tort quand elle parle du temps perdu, des cernes que nous ne voulions pas, de ces journées à nous apitoyer sur nous-mêmes alors que nous valons tellement mieux que ça.

Tellement mieux que quoi?

Un coup de Klaxon, quelques bordées de jurons. La circulation ne rend pas poète, que diable! Surtout la circulation qui ne circule pas. La pluie redouble de violence; les gouttes matraquent mon pare-brise. Et moi qui aspire à la légèreté, à l'efficacité.

But de l'expédition : un ancien monastère en France voisine... Elle n'est pas si voisine, la France, le vendredi vers 17 heures.

*

Le long bâtiment principal se blottit au milieu d'un labyrinthe de thuyas touffus coupés avec nonchalance. Les proprios oisifs qui succédèrent aux moines n'avaient pas le don de l'horticulture. Mais le poil dans la main des uns fait les bonnes affaires des autres... et contribue à leur tranquillité.

J'ai racheté le lieu presque sans y penser. J'ai tendance à m'intéresser à tout ce qui se reprise. J'aime les œuvres lisses, finies, sans failles.

Des sacs de victuailles. Il n'est pas de réunions sérieuses sans agapes. Je suis assez sûre de moi. J'ai longtemps pensé qu'il me manquait quelque chose. Maintenant, je sais que j'ai quelque chose en trop. Et qu'il est temps de m'en débarrasser.

J'adore le parc, les mauvaises herbes. J'imaginai que j'entendrais des cris, des protestations, mais rien. Bon signe, mauvais signe? Il y a longtemps que j'ai perdu le goût des pronostics, longtemps que l'avenir ne m'attire plus.

Je retourne dans le bâtiment central sans prêter attention au blason que j'ai fait graver à mon nom au dessus du linteau : Sophie Lafarge.

La cuisine. Une armada d'appareils ménagers Alessi et de casseroles étincelantes accrochées aux murs.

J'y entre à chaque fois avec le même sentiment de soulagement. C'est la seule pièce qui me corresponde, la seule pour laquelle je suis capable d'investir démesurément. Les maîtres queux sont la plus imbécile confrérie de paons dominants que l'humanité ait engendrée. J'ai décidé de réagir à la hauteur de mes moyens financiers et ils sont sans limite.

Je cuisine comme un art, comme une détente, une thérapie... Je ne fais pas la popote, je propose des chefs-d'œuvre.

Ce soir, les petites marmites vont dans les grandes : c'est le grand soir. Nous sommes douze convives. Enfin, douze plus un.

La plupart sont déjà arrivés. Leurs voitures alignées dans la cour intérieure. Une Audi de seigneur, deux Renault fatiguées, une Mercedes de collection et quatre Peugeot de pauvres. Il ne manque plus que le 4x4 de Romuald Vallin et la moto japonaise de Suzanne.

Je prépare les douze cocktails dans les verres bleus en forme de colibris. Douze : quel beau chiffre pour démarrer la nuit qui verra crever l'amour.

*

– J'espère que vous avez fait bon voyage! s'exclame Mathieu avec toute la théâtralité ridicule qui ponctue chacune de ses phrases.

– J'habite aux Pâquis, répond Marc. Pour éviter de me retrouver coincé dans les bouchons, je suis parti à midi.

– Oh, vous habitez aux Pâquis? On raconte que c'est un quartier... mmmh... difficile.

– Ne croyez jamais la presse, s'emporte Marc. On adore détester ce quartier, mais moi qui...

– Dites-moi, interrompt une vieille dame ni belle ni pas belle habillée d'un tailleur strict, vous vous rendez compte que vous enchaînez des âneries polies?

Les autres convives installés dans le salon rouge de la demeure restent bouche bée. Personne ne la connaît encore. Est-elle toujours comme ça? Ou est-ce l'aspect unique de ce qui va arriver qui lui autorise à casser les codes de bien séance?

Jean, un solide gaillard, pose sa clope dans le cratère étrusque qu'il a pris pour un cendrier et répond par une anecdote : "vous savez, juste avant de monter dans la fusée qui les a emmenés vers la lune, Neil Armstrong et Buz Aldrine discutaient de hot dog..."

– Tant mieux pour ces deux crétins spécialisés, ricane la vieille bique.

– Bon. Et peut-on savoir comment vous vous appelez?

– Je n’ai pas à vous répondre. Nous formons un club anonyme, non? Bon. Disons que je m’appelle Corinne.

Elle n’en dit pas d’avantage et se plonge dans la lecture du dernier Vogue. Pour un peu, on aurait pu la croire installée à une table chez le pâtissier Desplanche, au centre de Genève, en train de savourer une mousse aux framboises accompagnée d’un thé blanc. Quel âge peut-elle bien avoir? Quarante ans? Et pourquoi porte-elle un bandeau noir à son bras? De quel deuil porte-elle la marque?

*

Le bruit que je préfère, c’est le son délicat de mon 4x4 pour cyclope sur le gravier d’une belle demeure. Vous devriez essayer, rien qu’une fois. La moto japonaise de Suzanne est déjà rangée dans l’allée. Normalement, c’est elle qui est la plus en retard. Je suis bon dernier, mais je sais qu’avec ce que je paie comme émoluments, Sophie n’a pas pu commencer sans moi. “Tarifs au prorata de vos gains annuels” : connerie oui. Les trois chômeurs du groupe se fendent de deux malheureux milliers de balles, tandis que moi, je déverse des dizaines de milliers de jetons dans la crousille. Je gravis les quatre marches, traverse le grand réfectoire aussi vide qu’une tête d’alter mondialiste pour me retrouver face à une grande porte.

Ils sont tous là. Les onze installés autour d’une spectaculaire pyramide de homards à la pistache de Syrie nappés d’un coulis au safran et nougatine. Du moins si j’en crois le menu envoyé par Sophie à chacun d’entre nous.

– Je suis en retard, c’est normal, je suis le plus riche.

Quelques regards pointés vers le plafond accueillent cette remarque.

– Mais non, je déconne. Je suis en retard parce que je suis le plus odieux.

Une fois assis, je regarde à droite à gauche. J’inspecte les coins. Et je finis par poser la question :

– Où est-elle?

Sophie pose les coudes sur la table (un geste rare chez cette espèce de Madame de la Haute) et me fixe de son regard tendre comme un couteau en inox :

– Elle arrive.

*

Si l'amour donne des ailes, rien n'indique où l'on se pose ensuite. J'en suis là de mes réflexions lorsque la porte s'ouvre. Je tends mon invitation à un majordome en livrée. Je suis attendue. L'homme ne regarde pas le nom inscrit avant d'annoncer mon arrivée aux autres convives.

Mademoiselle Marie Monna.

Rien ne se passe. Quelques têtes se tournent, les discussions reprennent. L'homme me fait signe de le suivre, je m'exécute, gênée.

– Votre pièce est prête, me dit-il.

Ma pièce? J'aimerais qu'on me rende mon carton d'invitation, peut-être ai-je mal lu, j'aimerais intervenir avant que le malentendu ne s'installe complètement. Le carton disait que j'étais invitée à prendre la parole lors d'une conférence sur l'amour. "Votre réputation dans votre quartier est sans tache. Tout le monde vous adore. Parmi différents psychologues et sociologues, nous souhaiterions que vous preniez la parole pour parler de la façon dont vous envisagez la relation avec votre réseau social" précisait la lettre accompagnant le carton d'invitation.

L'amour, le beau le grand le pur le qui fait mal et que c'est bon, le qui fait du bien même si on chiale. L'amour. Je connais. Je maîtrise mon sujet. Je veux bien vous en parler des heures, vous le désaper, le décortiquer, vous le rendre lubrique et suave, doux et frustrant, ravageant et sordide, fort. Mais pour parler d'amour, j'ai besoin d'un auditoire. Cette pièce qui est réservée à mon nom m'angoisse. Parler d'amour aux murs peut être savoureux lorsqu'ils ont le goût d'une proche aventure, lorsqu'ils ont le soyeux d'une chambre d'hôtel et la promesse d'une nuit d'ivresse corporelle. Rien dans ce monastère ne sent l'ivresse.

Je n'ai pas peur.

La porte s'est ouverte et la livrée me fait signe d'entrer. Mon instinct s'est barré au moment où il a vu le nœud papillon du majordome. Je passe le pas de cette porte. Une pièce de belle taille, sans fenêtre, confortablement meublée. Des tentures drapent quatre murs qui semblent ne plus finir. Le tout ressemble à un bordel italien.

J'aurais pu apprécier le moment, me recueillir un peu avant de prendre la parole, faire le tri dans l'argumentaire, travailler mes figures de style, mettre au point ma sortie, me projeter dans les questions potentielles des autres convives, me chauffer la voix pour un éventuel débat houleux sur la place de l'amour dans ce siècle sans sentiment. J'aurais pu. Mais le bruit de cette clef qui referme la porte derrière moi me glace.

J'ai peur.

Il était temps.

*

Elle est arrivée. L'annonce de sa venue n'a remué personne. En liberté elle n'intéresse pas. La voir se mouvoir entre nous est une sensation déplaisante. Ce qu'elle représente nous est insupportable. Ce qu'elle est, est ce que l'on cherche à tuer.

La soirée peut commencer.

Nous sommes douze. Hommes. Femmes. Des homards. Une porte fermée à clef. L'art de recevoir.

Je fais tinter mon verre. Le son est doux. Les têtes se tournent, les homards éprouvent leur premier moment de solitude.

– Chers amis, vous avez rêvé de ce moment pendant de longs mois, il est arrivé enfin. Une porte vous sépare d'Elle. La serrure de cette porte a fait naître douze clefs que vous garderez autour du cou. Elles vous serviront à circuler librement cette première nuit, et les jours suivants. Vous aurez tout loisir de visiter notre hôte en solitaire ou en groupe. Selon vos humeurs, vous testerez le discours, vous jouerez de l'argumentaire, vous subirez la passion de temps à autres, probablement, mais le plaisir que vous aurez à voir s'effondrer cette tour, à la voir perdre, pierre après pierre, de sa hauteur, de sa superbe, vous apportera joie et contentement. Mes amis, joignez-vous à moi et prenez part, à mes côtés, à la mise à mort de l'amour.

*

Enfermée. Captive. On se moque de moi. Je suis enlevée. C'est con.

Qui va nourrir le chat?

*

Je veux être le premier. Romuald aura beau jouer des coudes, c'est moi, Jean, qui portera le premier coup. Je veux la voir, suante de bons sentiments, se liquéfier sous mon absence totale de compassion. Tous ces gens, naturellement heureux, doués pour l'amour et ses mystères, me fatiguent depuis trop longtemps. Pas un livre, pas un film, pas une discussion qui ne tourne autour de ce sujet, c'en est trop. Même les putes quand elles te baisent se sentent obligées de donner du "mon chéri". Ce monde n'est qu'un tas de

guimauve puant. Cette vaste supercherie me rend malade. On nous gave de romantisme, on nous colle de l'eau de rose en intraveineuse, on nous fait croire qu'on ne peut pas vivre sans amour, que c'est la plus belle chose au monde, que d'être seul est une aberration.

Je conchie ce monde.

L'amour est un concept.

Les concepts enferment la pensée.

Je la libère.

Je me libère.

Enfin.

*

Je suis tétanisée. Au centre de cette pièce, incapable de bouger. J'aimerais crier. Mais je ne sais pas le faire. On ne nous apprend pas à crier à l'école, résultat, quand vient le moment de le faire, on ne sait pas. Je sens bien mûrir le son au fond de ma gorge, je sens bien mes cordes vocales frétiller, je sens également la panique nouer mes tripes en forme de porte-voix, mais je n'ai pas conscience de la puissance à donner. J'aimerais que mon cri perce ces parois, traverse le parc, remonte la route jusqu'au village aperçu en contrebas. J'aimerais. Mais mon cri sera ridicule, fluet, empreint de maladresse, gauche. Mon ego me dit de me taire. Je l'écoute.

J'entends des pas derrière la porte. Beaucoup de pas, ça fait beaucoup de pieds. Il y a du monde donc. Je me sens soudainement moins seule mais je n'ai aucune envie de faire la connaissance de mes ravisseurs. Une porte s'est ouverte. Sur la gauche je crois. Une autre, sur la droite cette fois. Mes sens sont en éveil, je cherche la faille dans cette réalité sordide, les murs semblent se rapprocher, j'entends des bruits d'étoffes froissées, une clef, quelqu'un a sorti une clef, sur la gauche, j'entends un bruit métallique, un mécanisme est actionné, les murs bougent, ne pas tomber, respirer lentement, ne pas céder à la panique, les tentures se lèvent lentement, je me mets à hurler, j'en étais sûre, le cri est aigu, idiot, ça me rappelle de vieux films américains, l'actrice se met à crier, les mains sur le visage, avec un air pathétique, ridicule.

Derrière les tentures, des vitres. Je me retrouve enfermée dans une cage de verre. Une sorte de chambrette posée au milieu d'un sous-sol éclairé par des appliques design.

Derrière les vitres, des hommes, des femmes.

Six de chaque côté.

Douze donc.

Treize avec moi.

C'est biblique ça, treize. Un truc avec des apôtres et des peintres de la Renaissance et des femmes égorgées et dépecées et des colliers d'épines dorsales. Tout doux l'adrénaline, pas le moment de perdre les pédales. Mes hôtes n'ont pas revêtu le costume du sacrifice humain, j'ai donc quelques heures à vivre encore. Et s'ils pensent égorgé une vierge, ils ont dix ans de retard...

Ils n'ont pas l'air méchant. Les femmes ont ce regard dur de la lionne à l'affût, mais j'en croise des dizaines par jour en liberté, les hommes me scrutent, sans émotion, sans lubricité, ils m'observent, comme un fœtus dans du formol, scientifiquement.

J'essaie de raisonner. Neuf hommes. Trois femmes. Certains sont en costume, d'autres en habit de ville, les tenues sont modestes pour quatre d'entre eux. Tous milieux donc. Traditionnellement on pense que les pauvres sont plus généreux, plus humains, qu'ils vous tendront la main en cas de coup dur. À voir. Les riches vous laisseront crever sur le bord de la route. À voir. Pas de têtes amies parmi mes hôtes. Les regards sont froids, inexpressifs. Les pièces annexes n'ont pas de fenêtres, elles sont le prolongement de celle dans laquelle je me trouve. Un haut-parleur grésille au-dessus de ma tête, sur la droite, une femme, belle, bourgeoise, me parle.

– Marie Monna, née le 23 janvier 1985, fille de Martin Monna, boulanger de son état, et de Madeleine Magnenat, couturière. Vous avez ouvert l'année dernière une boutique de perles dans un quartier populaire de Genève qui vous fait vivre modestement. Vous vivez seule dans un deux pièces, rue de l'Industrie, aux Grottes. Vos rideaux sont blancs et fleuris, votre chat s'appelle Gus et mange trop, vous payez régulièrement vos factures en retard et préférez les livres aux plantes vertes. Vous connaissez le prénom de vos voisins, de leurs enfants, mais également de leurs proches, de leurs cousins et des voisins de leurs cousins. Vous aimez parler et faire parler les autres, le silence vous angoisse et vous n'aimez pas la couleur verte. Vous buvez trop de sodas, et manquez cruellement de vitamine C malgré les fruits dans lesquels vous croquez sans vous faire prier. Vos chaussures doivent être cirées et vos placards ressemblent à Verdun cinq minutes après la fin des hostilités. Vous êtes désordonnée, vous avez peur des araignées et vos pieds sont trop grands. Vous n'êtes pas croyante, ne menez aucune quête spirituelle, n'entrez dans les églises qu'en été parce qu'il y fait frais. Vous avez eu 26 amants et vous avez récemment décidé de faire une pause avant de réviser votre alphabet. Depuis vous suivez les hommes jusqu'à leur lit pour leur faire la lecture, mais votre corps vous dit que ça ne durera pas. Votre boîte aux lettres déborde de courrier

amoureux et votre passion pour les tulipes est connue de tous les fleuristes du quartier. Vous dormez nue avec deux gouttes de Chanel n°5 sur le corps, comme Marilyn Monroe, mais vous avez remplacé le liquide hors de prix par une eau de toilette bon marché. Vous n'avez rien contre le mensonge et n'avez gardé de morale que la lettre "m", dont vous signez tous vos courriers, et votre amour du blasphème est pathologique.

– Qui êtes-vous? Que me voulez-vous? Pourquoi suis-je enfermée ici? Comment savez-vous tout cela de moi? Vous me faites surveiller?

Je hurle cette fois, avec le bon ton de voix, la puissance juste et l'intonation ferme, je suis fière de moi. Je scrute chacun des visages, personne ne semble étonné de la situation, personne ne s'offusque de mon intimité violée. Qu'est-ce que je fous là, nom de Dieu, et qui va nourrir le chat?

– Vous avez des amis, les mêmes depuis toujours, des nouveaux chaque semaine. Vous aimez danser dans les parcs et portez des robes à fleurs dès que possible. Vous séduisez d'un regard, vos courbes affolent, et vous le savez. Les hommes vous aiment, les femmes ne vous détestent pas, vous incarnez la sensualité et vous la saupoudrez d'un humour viril. Lorsque vous tombez amoureuse, plusieurs fois par mois, vous savez vous faire aimer en retour. La puissance de votre magnétisme et les sentiments que vous faites naître dans le cœur des hommes sont d'une force jamais égalée. Les hommes se sentent valorisés par votre amour, vous avez le don de les faire exister. Toute votre vie tourne autour de l'amour, des sentiments, des émotions, tout n'est que poésie et romantisme, tous vos actes sont teintés de rose et sentent le printemps. Vous êtes l'incarnation de Vénus, Aphrodite, Initiale BB et autres abjectes muses sensuelles.

– Et ça vous défrise?

– Non, Mademoiselle, cela ne nous "défrise" pas le moins du monde, cela nous renvoie l'image d'un monde qui nous est inconnu. Nous, vos hôtes, subissons l'outrage de votre bonheur depuis de longues années; vous et vos comparses nous obligez à évoluer dans ce qui est pour nous un enfer. Vous mordez à pleines dents dans la vie mais la vie ne s'en offusque pas. Vous êtes perpétuellement désarçonnée et vous ne tombez jamais. Vous vous rendez compte? Vous ne tombez jamais!

– Oh si, je tombe, je vous assure. Comme les garçons, je grimpais aux arbres, comme les garçons, je saignais des genoux. Et j'aimais bien passer mon doigt sur la plaie. Le goût du sang ne fait pas mal. On fait glisser la douleur sur ses lèvres, avec l'index, comme pour lui intimer le silence. Et les mauvaises heures s'en vont en sourdine.

– Glissez votre doigt sur vos lèvres tant que vous vous voudrez... Je puis vous assurer que vos tourments ne passeront pas.

Ils ne dirent plus rien, ni les uns ni les autres. J'essayai bien de leur poser quelques questions, de leur montrer toute l'absurdité de la situation. Ils m'observaient, ils me détaillaient comme une bête de foire.

Je ne comprends pas. Je ne vois pas en quoi ma façon de vivre peut les déranger. Quelques intégristes religieux rêvent sans doute de me lapider et je suis interdite de mariage dans les trois-quarts des pays du globe, mais je ressemble en cela à la plupart de mes voisines, de mes amies.

Je ne sens pas de jugement moral chez eux, juste une colère, froide, profonde... Une gifle de ma mère lorsque j'avais cassé le vase de sa grand-maman... Depuis, je n'ai plus ressenti ce sentiment, je le préviens, je l'esquive. D'un sourire.

Si l'esquive au sourire était une discipline sportive, je m'inscrirais direct aux Jeux Olympiques.

Bien, ils ne se décident pas à m'en dire plus, je ne vais pas papillonner des paupières en vain, poser des questions qui resteront lettre morte. Autant fermer les yeux, me plonger dans des temps jolis, dans des bras, sous un arbre, une caresse sur ma peau, un homme, une femme, le soleil, qu'importe, une caresse lente vers le sommeil...

Jamais je n'aurai eu tant de public pour me regarder dormir.

*

Je n'imaginai pas qu'elle pourrait s'endormir ainsi. Quelle force de caractère... À moins que ce ne soit de l'indifférence, une capacité de jeter l'autre par-dessus bord, sans remords, naturellement.

Nous nous tenions là, coudes serrés, dans une vague gêne, geôliers peu à l'aise, inquisiteurs inconsistants, mais nous étions tous dans notre rôle, en représentation; et elle irradiait de naturel. Sophie a enclenché le mécanisme, l'a soustrait à notre regard.

Le premier point était pour elle.

Sophie nous a indiqué nos chambres, sans un mot. Nous n'avions pas envie de trinquer autour d'un pousse-café.

J'ai ouvert ma valise. Mon rasoir, ma trousse de toilette. Qu'est-ce que je fous ici? Sophie est folle, c'est entendu, mais c'est une folle convaincante... Mitterrand avait une astrologue, les hommes de pouvoir se soumettent aux oracles les plus absurdes, les charlatans ont de l'avenir et le marché de la crédulité est sans doute le plus florissant que l'on puisse imaginer... Mais tout

de même, me retrouver là, dans ce palais décati, dans ce décorum rococo, comme un cadre moyen dans un bordel prétentieux.

Jusqu'où peut-on pousser le ridicule? Jusqu'où irais-je pour ne plus avoir mal? Je ne dors pas. Je la revois s'assoupir, là, la tête entre les mains, recroquevillée, petite boule de chair fragile, cernée, disséquée... Insoumise.

On devrait savoir avec l'âge, l'expérience, qu'il est des lits où l'on ne devrait pas mettre les pieds. Les relations amoureuses ne sont pas différentes de l'équitation ou de la géographie. On est plus ou moins doué. Mais il est plus facile de faire le deuil d'une équation au deuxième degré que de renoncer à l'idéal d'une relation...

Idéal et relation sont deux mots qu'il est impropre de prononcer dans une même phrase. J'ai toujours eu peur de perdre les femmes que j'ai perdues. Et puisqu'on ne peut supprimer la perte, autant supprimer la peur et tout ce qui s'ensuit, l'obsession, la douleur, l'insomnie.

L'insomnie.

La revoir. Je me relève, pieds nus. Sophie ne nous a pas offert une clé pour rien... Et je suppose que les petites faiblesses nocturnes font partie de la thérapie. Sur la pointe des pieds. Je prie pour ne pas faire craquer une marche de l'escalier. Comme un gamin qui craint d'être pris en faute. Eh, Sophie, c'est inclus dans le programme, ce syndrome du pot de confiture?

Je sais que le mécanisme fait du bruit, que je risque de la réveiller, pire, de réveiller un de mes collègues de cure. Alors je reste là, droit dans la nuit, à jouer à pile ou face dans ma tête. C'est toujours face qui perd. Ma clé dans le mécanisme est comme une boule dans la gorge. Je connais bien. Les prémisses du virus. Pire que la grippe, pire que l'hiver, pire que la mort. Je frotte mes mains l'une contre l'autre. *J'attends quoi, qu'il me pousse un bouquet de fleurs dans la paume?*

Elle n'a pas bougé, pas vraiment, à peine remué, comme un trouble dans son rêve. C'est moi qui n'ose plus respirer. *J'attends quoi, qu'elle me sourie?* Je suis en pleine incubation, moi. Elle dort. Son visage est plongé dans la pénombre. Elle est belle quand elle dort et je me vois déjà dormir près d'elle. Maudites soient ces couches habitées, ces vieux rêves que je ne parviendrai jamais à tuer.

Sa vie me plaît, j'éprouve une tendresse préventive pour son chat, l'évocation de ses amants ne me dérange en rien et j'accepterais même qu'un assortiment de sodas fluo vienne camper dans mon frigo.

Tu vois où j'en suis, Sophie? Ça fait partie de la thérapie, ce grésillement dans mon ventre? *Il est toujours trop tard*, disait Camus. Il ne parlait pas d'amour.

– Qu'est-ce que tu fous?

Je me retourne. C'est Jean. Le colosse, le solide, celui qui semble capable d'effacer les coups; et surtout d'en asséner sans prévenir.

– J'ai la clé... Sophie, nous l'a donnée... Et...Je... Je ne transgresse rien...

Pourquoi, ce besoin de me justifier? Il s'est levé, il est venu la voir, il est aussi atteint que moi!

– Tu veux qu'on en finisse oui ou non?

– Bien sûr... Nous avons payé assez cher pour ça...

– Et alors?

– Et alors rien. J'ai eu besoin de la voir, c'est tout.

– Tu sais ce que je vois quand je te regarde? Un saboteur, un traître à la cause, une lavasse!

J'entends du bruit dans mon dos. C'est elle. Elle s'est réveillée, elle s'est relevée. Elle nous observe.

– Alors les garçons, vous faites des heures supplémentaires?

– Toi, ta gueule, tu te tais, tu t'écrases... On va t'arracher le cœur, au laser ou au burin, on va en presser tout le mauvais jus, tout ce qui suinte, tout ce purin!

Il est fou, totalement fou, cinglé, il tambourine contre la vitre comme s'il voulait la fracturer. Je reste coi, alors que Marie recule jusqu'au fond de la cage, les bras devant le visage, comme pour éviter les coups.

Et puis les autres arrivent. Sophie ne semble pas décontenancée, elle donne des instructions, un cachet pour Jean, un whisky pour moi, sa main sur mon épaule. Je baisse les yeux.

– Je crois que je ne suis pas sur la bonne voie.

– Le chemin est tortueux. La paix est un investissement.

Oui, Sophie, mon compte bancaire s'en souvient, et malgré tes petits plats et ton whisky hors d'âge, j'ai comme l'impression de m'être fait avoir. *J'attendais quoi, une potion magique?*

Encore envie de la voir. Le virus. Comme aux plus beaux jours.

*

Je ne supporte pas qu'on me réveille au milieu de la nuit. Du temps perdu. Je suis programmé pour six heures de sommeil. L'idéal avant une journée pleine et sans coup de mou.

Oui, je suis un promoteur du coït à heure fixe, un adversaire résolu et victorieux des caresses du matin et je n'héberge ni mes neveux ni mon filleul sans une provision de boules quiès à portée de main. Oui, j'ai fait avorter quelques rêves de grossesse à la seule idée de me relever la nuit et de me retrouver à proximité d'un linge souillé. Oui, je suis un affreux crevard qui voudrait aujourd'hui assumer la vie qu'il s'est choisie.

J'ai souffert de la perte, du manque, j'ai mordu l'oreiller, tant mon corps refusait de se séparer de certains autres. Je suis resté là, les yeux grands ouverts, incapable d'oublier, de dormir, à laisser périlcliter mes affaires, à manquer des marchés, à bousiller des opportunités.

Je ne veux plus de ça. J'ai payé cher pour jouir de mon corps sans plus souffrir. Jouir et oublier. Sophie est une spécialiste, une professionnelle. Du moins, ses tarifs le laissent penser. Il est dès lors inadmissible qu'elle ne choisisse pas ses clients avec plus de soin.

Ce Jean, je l'ai mal senti dès notre première rencontre. Ses yeux, sa façon d'osciller d'avant en arrière... Limite déséquilibré. Et l'autre, là, *Marc*, on sent tout de suite son potentiel fleur bleue. Un perdant. Un éternel perdant. Il a dû se réciter Eluard à seize ans et truffer ses bouquets de roses de petits poèmes ridicules. Nous n'avons définitivement pas le même problème.

La qualité des prestations offertes est intimement liée à l'état de développement d'une société. Je n'accepterai pas qu'on me gruge. J'ai moyennement apprécié de déboursier plus que les autres pour un programme semblable, mais je me suis dit que la cause valait bien quelques accommodements avec mes convictions politiques, mais là, ma chère Sophie, je crains qu'il ne te faille rapidement me donner des explications circonstanciées. Le dernier aigrefin qui a tenté de rouler Romuald Vallin dans la farine se souvient encore des conclusions du procès. Si l'on mesure la valeur d'un homme à la pugnacité de son avocat, je n'ai rien à craindre.

Conneries. À qui oserais-je raconter que j'ai fait appel à une gourou psychologue pour me purger enfin du sentiment amoureux? Moi, avec ma gueule et mon curriculum de fonceur... Quelle dérision!

Cette algarade ne me dit rien qui vaille. Je n'arrive pas à croire que ces deux imbéciles se sont relevés la nuit pour voir cette fille. Comment Sophie l'a-t-elle sélectionnée? Je ne veux pas croire qu'il s'agisse d'un premier choix. Elle n'est certes pas hideuse... Mais enfin, ce look des quartiers de gauche, ça n'augure pas un corps-à-corps qui coupe le souffle. J'imagine assez bien. Des bras confortables, de l'enthousiasme, mais pas de quoi se damner, que diable!

J'en ai connus à l'époque où je m'encanaillais, quand je n'avais pas un rond et que je gardais mon ambition au frais. Je crois avoir suffisamment roulé ma bosse pour ne plus devoir tolérer les défauts de carrosserie.

Sophie, ma chère, Sophie, j'ai comme l'impression que notre entretien risque de ne pas être à ton goût.

Je ne dors pas. Le petit-déjeuner est pour dans trois heures et je rumine sans la moindre raison. Je suis pris au piège de pensées qui n'en valent pas la peine.

Je suis allé trop loin pour demander qu'on me rembourse.

Mais je veux des résultats.

Quoi qu'il en coûte.

*

Même la nuit. Ils viennent. Ne me lâchent pas. Finalement ils ne sont pas si différents de mes fantômes habituels, un poil plus lugubre, un brin plus habillés, avec ce quelque chose de l'autre monde. J'ai toujours pensé qu'il fallait être pote avec sa part obscure, ne pas la rejeter, accepter l'ombre c'est prendre la lumière en pleine face. Ces hommes, ces femmes, puent la tristesse. Elle transpire de leurs pores comme un mauvais whisky un lendemain de cuite. Des deux hommes venus cette nuit je ne sais pas lequel me fait le plus peur. L'un est hargneux et semble vouloir en découdre, rempli d'une déception perpétuelle, l'autre est dubitatif, me regarde comme une petite chose fragile qui lui offrira la rédemption et le délestera de l'amour comme on pose un péché aux pieds d'un curé. Je n'ai pas à devenir le faire-valoir d'une cause absurde. Détruire l'amour pour arrêter de souffrir, et c'est sur moi que ça tombe! Je n'ai rien d'une héroïne de manga. L'amour, ça vous fou, les tripes à l'air et ça vous dézingue le cerveau, comme une drogue dure. Et l'accoutumance, la sale accoutumance, vient vite et violente. Bien sûr qu'il serait plus facile de vivre sans amour, mais plus facile, c'est mieux?

*

Ce matin ressemble à tous les autres. Mes ouailles s'ébrouent gentiment autour d'un petit-déjeuner royal, tentant de livrer bataille avec leurs propres contradictions, entre deux bouchées de croissant. Les questions fusent dans leur petite tête de gros déçu. Fuir. Rester. La sauver. La tuer. L'aimer. Dans trois jours ils sauront. Ils prendront du plaisir à décapiter un à un les bons sentiments de la belle et reprendront ensuite leur vie tranquille, sans amour, sans peur, sans émotions. Enfin. Et moi, Sophie la Bourgeoise, j'irai poursuivre mon œuvre ailleurs, dégouter des spécimens intéressants à éprouver, détruire un peu plus la belle et harmonieuse hypocrisie de ce monde.

– Sophie?

– Marc...

– Je crois que je vais partir ce matin. Cette expérience n'est pas pour moi.

– Vous allez donc la laisser entre les mains de Romuald?

Le tendre Marc. Perclus de morale, en proie à des démons qu'il ne soupçonne pas encore... Ma phrase est efficace, elle l'est toujours avec les Marc. bercé par des contes chevaleresques toute son enfance, comment en serait-il autrement. Le jour où les parents liront Nietzsche à leur enfant le soir pour les endormir, le monde changera.

Il est temps d'officier.

– Mes amis, comment était votre première nuit au monastère?

– Troublante.

– Pourquoi, Suzanne?

– J'ai du mal à comprendre le principe de votre thérapie. Hier, nous avons bu, mangé du homard, visité la prisonnière un court instant, vous avez énuméré les grandes lignes de sa vie, et nous avons regagné nos chambres. En quoi suis-je censée me sentir mieux?

– Suzanne, de quoi avez-vous rêvé cette nuit?

– D'une mise à mort.

– Et vous Franck?

– Une mise à mort.

– Les autres?

– Mise à mort.

– Romuald? Votre silence m'étonne...

– Mise à mort?? Êtes vous devenus fous? Des pauvres nanas frivoles j'en tue douze tous les matins avec ma caisse. Je ne suis pas venu pour ça. Je veux la voir souffrir ce que l'on souffre tous les jours, je veux voir son univers se détruire, je veux qu'elle crache sa vérité et la noyer dedans. Qu'elle se rende compte enfin que cette merde d'amour est une chose futile, contrôlée par des magnats du bon sentiment. On se fait plus de fric avec l'amour que d'or avec du pétrole. Quand j'en aurai fini avec la demoiselle, c'est elle qui réclamera la corde pour se pendre. Et donnez-moi le programme de la journée, j'en veux pour mon fric.

– Impatient...

Sophie se saisit d'une grande boîte en osier qui traîne dans un coin de la grande salle. Elle la pose aux pieds des convives. Et d'un geste rapide, comme un maître d'hôtel découvrant un plat en retirant le couvercle bombé, Sophie ouvre la boîte.

*

En voyant la tête de son chat pointer hors de la boîte, Marie est attendrie. Les moustaches du félin vibrent dans l'air chargé d'électricité de la pièce souterraine. Puis, un sentiment de terreur envahit la poitrine de la captive : "Qu'ont-ils l'intention de faire à mon chat?"

Les douze sont partagés : certains sourient avec délectation, comprenant qu'il se passera bientôt quelque chose de moche, tandis que les autres remuent dans leur fauteuil, de plus en plus mal à l'aise.

De sa main gauche, Sophie soulève le chat aux rayures noires et blanches par le ventre; elle pose un baiser sur la nuque du petit animal. Sans prévenir, elle dépose le minou sur les genoux de Marc qui fond en voyant le museau fureteur s'enfouir sous son pull-over. Toujours en silence, Sophie sort un objet de la boîte. Un rouleau de scotch fort de couleur grise. Ce genre de scotch que les techniciens du spectacle utilisent pour fixer un projecteur à une barre métallique. Du solide. Elle le tend à Marc qui fronce les sourcils.

– Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça? demande-t-il.

– À votre avis, sourit Sophie. Faites du mal à Marie.

– Mais comment? Je... je ne comprends pas, proteste-t-il.

– Enroulez dix mètres de scotch autour de son chat.

À ces mots, Marie se colle contre la paroi de verre de la cage, les paumes ouvertes.

– Non! Vous êtes fous? Arrêtez ce cirque! Ça a assez duré, maintenant.

– Veuillez faire ce que je vous ai dit, ordonne Sophie à Marc. Le chat se doute de quelque chose; ses miaulements déchireraient n'importe quelle âme normalement constituée. Par réflexe, sa queue s'est enroulée autour de son corps couvert de poils soyeux. Marc dodeline de la tête.

– Je ne peux pas...

– Mais si! Vas-y, c'est qu'une crevure de chat, encourage Jean.

– Laisse mon chat tranquille, hurle Marie en cognant des deux mains sur le vitrage épais.

– Tout le monde vous attend, précise Sophie en croisant une jambe sur l'autre.

Marc prend son souffle, puis serre entre ses dents l'extrémité du rouleau et déroule un bon mètre cinquante de ruban. En gémissant de dégoût, Marc enrobe les côtes, le dos et le ventre du chat. Celui-ci feule et se débat de toutes ses forces. Là-bas, derrière sa vitre, Marie n'est plus qu'une boule de sanglots. Et Marc continue. Il déroule des dents un autre mètre de scotch pour emprisonner cette fois les pattes, les oreilles. Les onze convives sont stupéfaits : visiblement, personne ne le croyait capable d'une telle cruauté. Une fois son œuvre achevée, Marc dépose à terre le chat qui, impuissant, s'étouffe lentement.

Tout le monde observe la réaction de Marie. Crierait-elle un "je vous hais" bien sonore, signal d'une victoire écrasante des douze?

Non, aucune parole, elle sanglote sans fin. Le chat meurt le museau collé contre la vitre. Autour de lui, les spectateurs sont pétrifiés au fond de leur fauteuil, d'autres serrent les mâchoires. Jean ricane comme un bossu tandis que Romuald est scandalisé qu'on puisse faire souffrir un animal à cause d'une nana. Il n'y a que Sophie qui pose un regard admiratif sur la captive. Elle était sûre de sa méthode. Selon toutes probabilités, Marie Monna aurait dû haïr le bourreau. Mais rien n'est venu, juste le chagrin. Faudra-t-il passer à la phase deux de son plan?

*

Pas si vite, se dit-elle. Beaucoup de choses peuvent sortir d'une confrontation. Elle saisit donc Marc par l'avant-bras et l'attire vers la cage, qu'elle ouvre sans ménagement. Marc et Marie sont à présent face à face.

Amusée par cette nouvelle situation, “celle qui se fait appeler Corinne” laisse flotter un sourire en forme de serpe sur son visage émacié. Elle n’a qu’un seul regret : ne pas avoir eu l’occasion de faire souffrir elle-même cette belle garce de Marie. Depuis trois ans elle rêve de ça. Car contrairement aux autres convives, celle qui se fait appeler Corinne a une dette très concrète à régler avec la captive. Trois ans : 1000 jours d’une mortelle attente enfin récompensée.

Mais assez ressassé. Là-bas, dans la cage, un spectacle nouveau est en train de se jouer. Marc s’approche de Marie.

- Je ne savais pas que j’aurais à faire des trucs pareils... murmure-t-il.

Marie soupire. Son bourreau s’agenouille. Pitoyable et ridicule. Il mériterait une gifle. Ou un crachat. Ah, si seulement Marie voulait bien lui cracher au visage. Les convives se penchent en avant. On se croirait dans une pièce de Racine : on nous a promis une tragédie et le public la veut. Marie redresse son buste et prenant appui sur la vitre, elle se lève. Son bourreau est à ses pieds.

– Ils vous ont obligé, murmure-t-elle. Arrêtez de pleurer.

L’assistance reçoit sa déclaration comme une claque.

– Ne vous tourmentez plus, voyons.

Marie entoure les épaules de Marc. De son autre main, elle lui caresse les cheveux. Le malheureux bourreau se blottit contre la poitrine de Marie. Ses seins accueillent les larmes de Marc. Celui-ci enfouit son visage au plus profond de la douceur qui l’entoure. Une fois ses tremblements et ses sanglots un peu calmés, Marc redresse la tête en direction des yeux de Marie.

– Je vous aime, dit-il.

– Moi aussi.

Sophie hausse un sourcil.

– Eh bien, elle est coriace, la salope.

*

Quelques heures plus tard. Dans le jardin peuplé d’érables du Japon aux feuilles plus rouges que du velours du Moulin Rouge. Ils sont tous là. Même Marc qui a pourtant craqué. Lui, il ne sait ni partir ni rester. Les verres de kir royal sont vides. Corinne prend la parole.

– Chère Sophie, après cet échec cuisant, je suggère de passer à une nouvelle épreuve. Et vite.

Rien n'agace plus Sophie que lorsqu'on lui dicte sa conduite.

– Ne vous en faites pas. Tout est prévu.

– Du bluff, peste Romuald. Je doute de plus en plus de vos méthodes.

– Et bien, vous allez pouvoir en juger par vous-même, répond Sophie. Je vous sollicite pour la prochaine épreuve.

– Ah, ne me demandez pas de torturer son canari. Je n'ai rien contre une bande d'excités qui se ramasse une bombe lacrymogène sur la gueule, mais laissez les animaux tranquilles, s'il vous plaît.

– Ne vous inquiétez pas, nous ne nous en prendrons plus qu'aux humains ce soir.

Sophie sort un téléphone portable de son sac. Rose avec un pendentif en forme d'arc-en-ciel.

– Il appartient à la conne? demande Jean.

– Evidemment, répond la maîtresse de cérémonie. A présent, veuillez me suivre.

– L'aimable assemblée retourne au chevet de la torturée. Quand elle les voit regagner leurs fauteuils, un frisson lui parcourt l'épine dorsale. Que vont-ils encore inventer?

– Je vous demande encore une fois de me relâcher. Vous n'arriverez à rien. Je n'ai rien à prouver et vous non plus. Ça ne mène nulle part.

Sophie ne répond rien. Elle lui montre son téléphone portable. La captive fronce les sourcils comprenant qu'un nouveau jeu sadique est en train de se mettre en place. Sophie affiche la liste des "contacts" de Marie. Du bout de l'index, elle fait défiler les noms.

– Dites-moi stop, ordonne-t-elle à Mathieu, un bonhomme qui jusqu'à présent s'est montré aussi actif qu'une théière.

– Heu... stop! dit-il au bout de quelques secondes.

– Madeleine Magnenat! proclame Sophie avec ravissement. Votre propre mère. Avouez que nous avons de la chance.

On fronçe les sourcils dans l'assistance. On ne saisit pas encore tout le sel de ce nouveau jeu.

– A présent, ma chère Corinne, vous allez composer un message. Un message qui va définitivement ruiner la relation entre une mère et sa fille.

Corinne, qui ronge son frein depuis bien trop longtemps, ne saisit pas la subtilité du jeu proposé. Ses premières pensées s'égarèrent du côté de l'enfance, des téléphones anonymes passés au hasard de l'annuaire, la boucherie Sanzos, la plomberie Quidéquonne, la Naza. Puis, loin de se soupçonner si perverse, son esprit s'oriente sur des jeux d'adultes bien plus sordides. L'impulsion lui fait saisir un long message que l'on devine plein de reproches et de vilaines accusations. Mais Corinne se ravise : la perversion est louable empreinte de finesse, les gros sabots sont donc à proscrire.

Le message est bref.

“Je sais tout.”

Concis. Une mère a tellement de choses à cacher à sa fille, une vie entière, ou presque, un gouffre sous les pieds d'un enfant. Combien de relations mère-fille ont été détruites pour un secret éventé. Ces quelques mots, suivis d'un silence de plusieurs jours, suffiraient à rendre folle toute mère, tout être humain.

La réponse ne se fait pas attendre. Le téléphone sonne. Marie, qui a suivi la scène de loin, sans vouloir prendre part à l'action par de vaines protestations, se redresse. Elle se sait en mauvaise posture. La mort de son chat, la docilité de Marc, le plaisir non dissimulé de Sophie et le regard torve de Corinne ne présentent rien de bon.

Ses relations avec sa mère, aussi improbables et chaotiques soient-elles, sont le fruit de plus de trente ans d'amour. Rien dans l'abject stratagème de Sophie ne pourrait détruire leur histoire. Marie en arrive à la conclusion que le seul moyen de se sortir de cette situation dramatique est de rester dans la demi-mesure permanente, ne pas les décevoir, ne pas leur donner ce qu'ils veulent non plus.

Le petit chat est mort, se répète-elle. Mauvaise chanson de Renaud. Mais quelle excellente réplique pour garder les idées claires.

Personne n'a autant d'imagination qu'un être amoureux. Si ces tarés ne sont pas capable d'aimer, ils ne sauront pas me surprendre. Le coup du chat, pauvre Gus, était la première salve. Ils ont failli m'avoir. Ca n'arrivera plus.

Marie jette un regard lucide sur les douze. Parmi eux se trouve son salut. Mais lequel? Corinne semble nourrir une haine profonde que ni son bandeau

noir ni ses manières strictes et hautaines ne parviennent à voiler. Marc est le petit chiot perdu prêt à suivre n'importe quel maître. Jean, comme tant d'autres hommes, n'est que violence, sans nuance aucune.

– Il manque le Philosophe.

Elle vient de se faire cette réflexion. Tout débat sur l'amour n'est concevable qu'avec une base philosophique forte. Il doit bien y avoir, dans cette improbable assistance, un homme, une femme, qui remette en cause les fondements de l'amour, dans sa relation abstraite à l'Homme, à la Nature, à l'Art, au Sacré. Qui, parmi les douze, observe une distance empreinte de relativisme? Qui s'est improvisé anthropologue du sentiment pour arriver à la conclusion que l'amour n'est qu'une vaste supercherie?

Qui?

Qui?

Qui?

Lui.

Évidemment. Le maigrichon haut sur pattes avec ses yeux de crocodile triste.

Il n'a pas encore parlé. A gardé la distance raisonnable. A sûrement noté, dans un coin de son esprit, chaque réaction, a fait les liens qu'il convient entre les émotions, la raison, les croyances, le hasard. Il hausse les épaules parfois, triture un bout de ceinture. Il ne s'est montré particulièrement nerveux que lors de l'épisode félin et a froncé les sourcils lors de l'envoi du message censé détruire la relation mère-fille. Sa quête est ailleurs. Peut-être n'est-il pas là pour détruire l'amour, mais pour le comprendre. Le processus doit l'intéresser plus que le résultat et il semble désapprouver le déroulement des événements. Il est mon allié. Improbable planche de salut. Sa capacité de réflexion va servir mes desseins.

Le petit chat est mort.

Le Philosophe n'a pas aimé ça.

Face à moi, Sophie se pavane, se gargarise, parle pour ses hôtes payants plus que pour la captive. Il faut bien que je l'écoute, ne pas saper son autorité, attendre.

– Comment se sent votre pauvre Maman? Va-t-elle essayer d'appeler encore ? Sans doute... Mais à chaque fois que le téléphone sonnera nous lui raccrocherons au nez. Raffiné, ne trouvez-vous pas?

– Extrêmement raffiné.

– Quand vous nous regardez, n'éprouvez vous pas quelques doutes sur la bonté de l'espèce humaine?

Que lui dire? Se peut-il que cette cruche hautaine me croie si stupide? On peut aimer sans être naïf, s'abandonner, décrocher, se laisser aller, se pâmer, caresser, ronronner (Gus, j'ai mal) sans oublier que les hommes violent, pillent, torturent, convoitent, tuent (Gus, j'ai vraiment mal)...

Sophie agite les bras, referme le mécanisme pour que je marine dans le bouillon de mes angoisses. C'est ce qu'elle a dit. Que je marine dans le bouillon de mes angoisses. Et les autres ont approuvé. Pas tous. Marc baisse la tête, il ne relèvera les yeux vers moi que dans un siècle ou deux. Jean serre les dents, les yeux fixes, rien ne lui plaît, rien ne le soulage, sinon l'idée de me voir éventrée, boyaux à l'air, définitivement impropre aux choses de l'amour.

Et Lui. Je n'ai pu m'empêcher de me tourner vers lui, juste avant que les tentures retombent. J'ai cru (j'ai voulu?) lire de la compassion dans son regard, une réprobation pour tout ce cirque. J'ai cru. J'ai voulu? Il y a dans les yeux tout ce qu'on croit y voir. Les yeux ne trompent pas. Jamais, je n'y ai lu un sentiment qui ne s'y trouvait pas.

Est-ce qu'il m'aidera quand j'aurai vraiment besoin de lui? Est-ce qu'il se contentera de fermer les yeux? Chez les philosophes, le courage est souvent en option. Ceux qui débattent se battent rarement. Et ceux qui se battent peuvent se passer de débattre. Un allié, un spectateur impartial? Un espoir. Je m'assieds sur le sol, j'ai la main verte :

Je sais cultiver mes espoirs.

*

– Vous vouliez me voir?

– Il est dix-sept heures. Dix-sept heures. Il y a des années que je n'ai pas vécu un aussi vain après-midi.

– La mère a appelé 13 fois, Romuald... 13 fois. C'est un signe.

– Les signes ne me suffisent pas. Je veux des actes, des avancées! Pour l'heure, mon cœur est rigoureusement le même que lorsque je vous ai viré mon pognon, mes nerfs par contre commencent à s'user furieusement!

Assis l'un en face de l'autre. La minuscule fenêtre de la chambre de moine laisse passer un rayon de lumière qui lèche nos pieds. J'ai donné rendez-vous à Sophie pour lui mettre les points sur les i.

– Le temps, susurre-t-elle. Je vous l’ai toujours dit. Le temps est un facteur essentiel. Vous êtes trop pressé.

– Je suis pressé parce que la vie est courte et parce que je veux la remplir d’heures utiles. C’est clair? Vous vous gargarisez avec vos années d’expérience, je vous ai fait confiance et je vis une suite de simulacres ridicules... Un séminaire pathétique pour des pauvres types aux allures de puceaux transis. Je paie pour eux et je ne reçois rien, rien du tout!

– Détendez-vous, Romuald. Le repas de ce soir sera somptueux et je vous promets les meilleurs vins de ma cave.

– C’est ça, le programme de la journée? Tuer un chat le matin pour mieux attendre le soir?

– Un être humain ne s’autodétruit pas, Romuald. Respirez calmement. Les quelques jours que vous allez passer ici sont un investissement... Ne le voyez pas autrement.

– Tout ceux sur qui j’ai investi à perte s’en sont mordu les doigts, Sophie, ne l’oubliez pas.

*

Nuit. Le bruit du mécanisme. Je n’ai pas envie de lever la tête, pas envie d’entendre Marc pleurer la mort de Gus et implorer mon pardon. A tout prendre, je préférerais les insultes de Jean. *Crève, sale pute!* Ça a le mérite de la franchise, on sait à qui on a à faire.

Ne pas les entendre. Dormir. S’imaginer chez soi. Un disque en sourdine. Tom Waits, les sauts de Gus sur le canapé, un thé, un abricot, deux biscuits, la visite prochaine d’un ami...Penser à ce qui m’entraîne, à ce qui vole, à ce qui suit le vent. Un craquement.

– Eh merde, je me suis coupé!

Ce n’est assurément pas Jean et encore moins Marc.

– Si vous cessiez de faire semblant de dormir et que vous m’aidiez à reposer cette foutue vitre sans faire de bruit, nous gagnerions du temps.

Je me déplie, vaseuse. Je n’ai même plus la force d’être étonnée. Ce grand type bien fringué me temps la main.

– Romuald Vallin.

– Qu’est-ce que vous faites? Qu’est-ce que vous voulez?

– J’ai passé l’âge de torturer les chats et je ne vais pas trouver mon compte dans les petits délires sectaires de ces fêlés. Vous auriez vu ce repas... Sophie essaie de calmer notre impatience en séduisant nos papilles...

– Je n’ai rien mangé.

– Je... Ce que je veux dire, c’est que cette histoire ne mène à rien. Il n’y a aucun objectif tangible, aucune direction. Et puis ces petits jeux pervers... On se croirait dans un film érotique bas de gamme.

– Alors?

– Alors, nous nous tirons d’ici. A moins que vous fassiez une allergie aux 4x4 turbo...

– Une vague aversion. Mais je passerai outre.

Nous traversons les couloirs dans la pénombre. Je n’ose encore me sentir soulagée. Me retrouver chez moi, appeler ma mère, boire un verre de vin blanc bien frais, m’allonger sur le divan, Gus pour unique séquelle... Tout oublier.

Je n’aurais imaginé que ce pitre au rictus crispé puisse se muer en sauveur. Comme quoi, l’apparence, l’habit, le moine, valent mieux que des sentences idiotes trop souvent ressassées. J’espérais une main tendue et pensais qu’elle me viendrait du Philosophe. Le Philosophe? Un philosophe qui ne parle pas n’est pas des plus faciles à cataloguer. Muets, l’imbécile et le génie se confondent.

La porte d’entrée ne grince même pas. Le perron, le gravier de la cour. Romuald se retourne, vérifie que les lumières dans les chambres sont bien éteintes. A pas rapides, il se dirige vers sa voiture. Il fouille dans ses poches, une fois, deux fois.

– C’est pas vrai!

– Qu’y a-t-il?

– Mes clés. Je n’ai pas mes clés.

– Vous êtes sûr? Peut-être dans une autre poche...

– Je ne me suis plus trompé de poche depuis mes huit ans. Vous trouvez vraiment que j’ai la gueule du mec qui perd dix minutes par jour à chercher ses clés?

– Sincèrement, je m’en fiche, je veux partir.

– On m’a volé mes clés. Pendant le repas, quand j’ai laissé ma veste sur le dossier de ma chaise...

– Ce n’est pas grave. Partons à pied!

– Je ne vais pas leur laisser ma voiture en gage! Ils ont déjà ma valise et cette folle de Sophie a sucé mon compte en banque, vous n’imaginez pas...

– En ce moment, j’en imagine beaucoup plus que vous ne pourriez croire. Bon, on part d’ici?

– Ma voiture. C’est ridicule! Peut-être que ma clé est tombée dans la salle à manger...

– Vous la récupérerez plus tard. Quand nous aurons appelé la police...

– La police. Avec mon nom sur les registres de Sophie? Je risque ma réputation, moi, vous savez à combien elle se chiffre, ma réputation?

– Est-ce que vous savez parler d’autre chose que de vous ?

– Attendez-moi ici.

Il tourne les talons et disparaît dans l’obscurité qui enveloppe le monastère depuis huit siècles. Je m’accroupis derrière le capot de la voiture. J’ai l’impression qu’on m’observe, qu’il y a des yeux partout dans la nuit. C’est mon psy qui va se régaler avec ma petite aventure!

*

Partir à pied. Cette petite est complètement folle! Je ne vais quand même pas lui payer le taxi après l’avoir tirée de ce trou. Les sauveurs finissent en croix et les poches vides!

Retrouver ces clés. Elles ont dû tomber par ici, sur la moquette. Il y avait un silence de mort pendant le repas. La lente mastication des moutons. Même si la moquette amortit les sons, j’aurais entendu le bruit. A moins qu’elles soient tombées juste quand j’ai repoussé la chaise...

Bon Dieu, mes épaules me tirent. Ça augure de quelques rendez-vous chez le physio... Ou une petite gâterie? Après ce que j’ai fait pour Marie, je la vois mal refuser la pipe. C’est une nympho, après tout. Deux jours de perdus pour observer une nympho en cage sans pouvoir la toucher. Pour une expérience enrichissante, c’en est une! Bordel, je ne vais pas passer ma vie à quatre pattes sur la moquette!

*

Affairé et énervé, il n'entend pas le bruit des pas derrière lui. Exaspéré et transpirant, il ne remarque pas l'éléphant en basalte qui se lève au-dessus de sa tête. Cogné et fracassé, son crâne tombe sur la moquette, un peu sur la droite, dans la pénombre. Exactement à l'endroit où gît la clé de son 4x4, que l'entrepreneur n'aura plus jamais l'occasion de pavaner sur les quais. "Dommage, je venais de faire le plein hier après-midi" est la dernière pensée de Romuald dans ce monde-ci. Une réflexion simple et modeste. A l'inverse des écrivains illustres, tel Victor Hugo, qui en mourant crut intelligent de déclarer : "Allons, il est bien temps que je désemplisse le monde".

*

Il ne revient pas. Je reste là, accroupie derrière cette trop grosse voiture. C'est idiot. Je devrais m'enfuir à toutes jambes, mais je l'attends. Pourquoi faire confiance à un type pareil? Cinq minutes. Cela fait bien cinq minutes qu'il cherche ses clés et...

Il m'a semblé entendre un bruit. Quelque chose s'est brisé dans la maison. Je retiens mon souffle. Des lumières aux étages, des pas qui dévalent l'escalier. Ils vont tomber sur Romuald, ils vont se rendre compte de ma disparition. Plus à hésiter. J'inspire. Je cours. Au bout de l'allée, il y a la route, les champs, je pourrai me fondre dans la nuit.

D'abord, je n'entends pas le bruit du moteur. Ou peut-être que je ne veux pas l'entendre. Je sélectionne, je ne veux que du bonheur, des oracles heureux, des présages souriants. Je ne veux pas croire qu'on me poursuive, qu'on veuille me ramener dans cet enfer.

Oui, c'est bien un moteur, un moteur qui aboie dans les aigus, un moteur qui couine, qui trépigne. Je suis dans la lumière du phare, prise au piège. La moto est sur moi. Un freinage, un dérapage contrôlé; et une femme qui me fait face, carnassière.

Pourquoi est-ce que je la trouve jolie? Ils ont peut-être raison, il y a quelque chose qui ne va pas chez moi, je devrais les haïr mais je n'y arrive pas. Je ne les comprends pas, c'est tout, je me demande quels tourments, quelles défaites, les ont mené jusqu'à moi.

– Ne résiste pas. Je suis plus forte que toi.

Si, je résiste, et je résisterai longtemps encore à votre volonté, tant que je pourrai imaginer des papillons, des pâquerettes, des mélodies à chantonner. Je ne me laisserai pas prendre à vos jeux putrides, et si je sais serrer les poings, j'ai la force de ne pas m'en servir, crois-le bien!

Les convives ont tous quitté leur chambre. Dans la salle à manger, le Philosophe a le souffle court :

– Mes pieds viennent de buter dans un cadavre.

– Comment? s'écrie Sophie.

– C'est Romuald. Sa tête est en forme steak tartare. Si vous voyez ce que je veux dire.

– Ce qui signifie qu'il y a un assassin parmi nous, asséna Corinne d'une voix mielleuse.

La porte s'ouvre. Suzanne pousse Marie à l'intérieur de la pièce.

– La fuyarde est à nouveau parmi nous. Ma chère Sophie, vos prisons laissent à désirer.

Marie cligne des yeux. Le cauchemar est loin d'être terminé.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait?

Elle s'agenouille près du corps de Romuald.

– Rien... Il voulait m'aider, je ne lui aurais jamais fait de mal.

Elle est sincère. Aucun doute. Un murmure parcourt la salle. Les convives se dévisagent avec suspicion.

– Beau panier de crabes, murmure Jean.

– Laissez les crabes tranquilles, corrige le Philosophe. Les crabes n'ont jamais emmitoufflé un chat dans un rouleau de scotch.

– Je ne sais lequel d'entre vous a fait ça, dit Suzanne. Mais quitte à tuer quelqu'un, autant ne pas s'en prendre à la poule aux œufs d'or!

– Et toi Suzanne, dit Franck, que faisais-tu? Comment t'es-tu doutée qu'elle s'était enfuie?

– J'ai un peu de jugeote, vous ne devriez pas vous en plaindre. Sans moi, ce joyeux séminaire prenait fin en queue de poisson!

Déconcertée, Sophie ne sait comment reprendre la situation en main.

– C'est la première fois que cela arrive durant un stage? interroge Corinne.

– Je vous jure que oui, certifie Sophie. Des stages, j'en organise depuis bientôt dix ans. Sur tous les sujets possibles : renforcement des liens entre journalistes au sein d'une rédaction malmenée par les coupes budgétaires, thérapie de groupe pour vieux gamins frappés du syndrome de Peter Pan, cellule de crise pour victimes collatérales d'un carambolage sur l'autoroute.

Elle s'allume une cigarette avant de poursuivre.

– J'en ai vu de toutes les couleurs. Des cris, des larmes, des douleurs qui mettent quinze ans à sortir et qui s'étalent d'un coup sur sa moquette. Mais un meurtre, jamais.

– Il faut dire que vous preniez des risques, commente le Philosophe. Un stage pour réfractaires chroniques à l'amour, c'est un peu comme inviter Monsieur Nitro et Madame Glycérine à se coucher dans la même bouteille, non?

– Vous avez raison. Et je le regrette.

– Mouais... ricane le Philosophe. En jouant l'étonnée, vous essayez de vous disculper du meurtre. Mais rien ne prouve que ce ne soit pas vous. On a tous remarqué les prises de bec entre Romuald et vous.

– Oh! s'écrie Sophie en agitant la cigarette au bout de ses doigts, comment osez-vous...

– Vous savez ce que je pense? interrompt brusquement Jean.

– Avec quoi? répond Corinne.

– Vous le petit biscuit sec, ça va, lui répond Jean en levant son index.

– Continuez, propose Sophie. A quoi songez-vous?

– L'entrepreneur pressé est raide. On aura le temps de prévenir la police plus tard. D'après ce que j'ai lu dans les journaux, les assassins ne peuvent plus échapper aux flics. Un cheveu, un bout d'ongle ou une pellicule les trahit forcément. Donc...

Il laisse passer quelques secondes.

– Donc? reprend Sophie, au comble de l'exaspération.

– Il est une heure du matin, dit-il en consultant sa Swatch rayée. Nous sommes entre nous. Profitons des jours qui nous restent à passer ici. Et verrouillons nos clapets.

Les regards se tournent vers lui. Les cœurs se mettent à battre à toute vitesse. “Que va-t-il se passer jusqu’à l’aube?” : telle semble être la question qui se promène sur toutes les lèvres.

Sans donner plus d’explications, Jean quitte la pièce en tirant derrière lui le corps inerte de Romuald. Les autres le suivent dans l’escalier jusqu’à la cage ouverte.

– Ajustez-moi cette paroi.

C’est Jean qui s’y colle en homme habile de ses mains. Il pousse Marie dans la cage avant de refermer le piège. Marie gémit en dodelinant de la tête; elle s’écarte le plus possible du cadavre, dos collé à la paroi. L’œil gauche de Romuald fixe le plafond, tandis que le droit regarde le bout de la chaussure de Marie. Sa mâchoire pendant de travers lui sourit avec une sorte de rictus grotesque. Sa veste, sa chemise sont maculées de sang.

Pourquoi? hurle Marie. Pourquoi faites-vous ça?

Pour que vous me détestiez, répond Jean, ses poings posés sur les hanches.

*

Plusieurs personnes refusent d’assister à pareil spectacle. Bientôt, il ne reste dans le sous-sol que Sophie, le Philosophe, Jean et “celle qui se fait appeler Corinne”, dont le brassard en satin noir semble plus brillant que jamais. Et bien sûr Marie et le cadavre enfermés dans la cage.

Au début, Marie essaie de rester le plus immobile possible. Les yeux fermés, elle espère de toutes ses forces que le corps s’en aille. Dans sa vie, elle n’a vu que deux corps morts. Celui de sa grand-mère exposé dans la chapelle funéraire et celui d’un ami mort par noyade en Italie. Mais un corps à la tête fracassée... jamais. L’image d’un hérisson mort remonte à la surface : elle était tombée sur lui durant une partie de cache-cache dans le Bois de la Bâtie quand elle avait onze ans. Marie s’était cachée derrière un sapin. Avec horreur, elle avait réalisé qu’un petit hérisson était étendu juste à côté d’elle. Les fourmis se promenaient sur ses yeux et son ventre vomissait des vers. La fillette avait voulu aussitôt s’enfuir mais la partie avait déjà commencé. Elle ne pouvait plus bouger. Elle avait dû cohabiter avec le cadavre durant un long moment. Ensuite, durant des mois, le hérisson aux yeux couverts de fourmis était venu hanter ses nuits.

– Le genre humain n’est pas très sympa avec le genre humain, lui crie Jean à travers la vitre. J’espère que vous commencez à le comprendre.

– L’homme est un loup pour l’homme, résume le Philosophe. C’est une formule de Hobbes. Un penseur anglais qui en réalité...

– Hé! Personne ne t’a sonné, répond Jean.

– Ne me parlez pas sur ce ton! crie l’autre.

En entendant cet échange, Marie reprend espoir. Son allié s’est enfin réveillé. Il va mettre un terme à ce supplice.

– Si t’es pas content, retourne te coucher, dit Jean en faisant un pas dans la direction du Philosophe. Allez, à la niche.

– Vous ne me faites pas peur, vous savez.

Sophie tente d’intervenir, mais le Philosophe la prie de rester en dehors de tout ça. Impressionnée par la soudaine détermination de ce convive jusqu’à fort effacé, Sophie obtempère. Pendant ce temps, “celle qui se fait appeler Corinne” ne rate rien du spectacle qui se joue dans la cage. Des larmes roulent sous les paupières closes de Marie.

– Elle est en train de craquer, prévient Corinne, avec jubilation.

– Sortez ce cadavre de la cage, ordonne le Philosophe à Jean, avec une colère froide.

– Et si je refuse, tu feras quoi, espèce de puceau?

Piqué au vif par cette dernière insulte, le Philosophe décoche un formidable coup de pied dans l’entrejambe du grossier personnage. Il n’avait jamais fait ça et pensait ne jamais avoir à le faire. Le mouvement a été parfaitement exécuté : la chance des débutants... Jean se casse en deux en gémissant comme un chiot. Les yeux injectés de sang et de larmes, il se tord de douleur. Marie ouvre les yeux et découvre le pauvre Jean prostré sur le carrelage froid du souterrain.

– Je vous en prie, Jean, ne provoquez plus les autres. Vous voyez où ça vous mène.

– Quoi? s’insurge le Philosophe. Vous prenez sa défense?!

– Vous n’aviez pas besoin de le frapper.

Puis, se tournant vers l’homme à terre, elle colle ses mains ouvertes sur la vitre.

– Dès le début, je vous ai trouvé touchant. Personne ne joue les gros bras avec autant de plaisir sans avoir quelque chose à cacher.

– Hein? Qu’est-ce que vous racontez? dit Jean entre ses dents.

– Vous m’aimez et malgré tout ce qui s’est passé cette nuit, vous ne me déplaitez pas. Au contraire.

– Eh bien, dit Sophie sans plus cacher son admiration. Elle est vraiment coriace, la salope.

*

Le philosophe regarde avec perplexité celle qui vient de le trahir. Il fait habilement pivoter le panneau de verre et, du pied, pousse Jean à l’intérieur.

“Très bien. Vous préférez ce chien qui gronde à l’homme qui tempère, eh bien gardez-le et débrouillez-vous avec. Et avec le cadavre. Moi je m’en lave les mains, ajoute-t-il. Et nous sommes quelques-uns en haut à trouver que les choses vont un peu trop loin. Sophie, je ne vous salue pas et je connais le chemin.

*

Mon allié sort. Il me reste Jean, toujours allongé sur le sol, le visage tourné vers la face tuméfiée du cadavre, gémissant faiblement – Jean, pas le cadavre. Sophie s’est précipitée à la suite du Philosophe, elle a un peu perdu de sa superbe, et étrangement avec ces deux hommes à terre je me sens presque rassérénée. Je repousse le corps le plus loin possible au fond de l’ergastule et m’allonge contre Jean. Il respire plus doucement. J’ai envie soudain de le consoler, quelle est sa blessure, que lui a-t-on volé, qu’a-t-il un jour perdu dans une bagarre de cour d’école, dans le classement du conservatoire, quand a-t-il su qu’il devrait, toujours, être à la hauteur. Je prends tout. Les paumés. Les perdants. Les mielleux et les discrets, les fantasques et les menteurs, écorchés ou cuirassés, rétifs ou implorants. Tous redoutent mais espèrent ce que je vais offrir, malgré moi souvent, comment faire autrement, même si c’est un salaud qui vient d’humilier son chien et de roter sa bière, d’écraser son mégot sur la peau douce d’une maîtresse qui peut un jour dire non. Je ne dis jamais non. J’aimerais parfois, c’est vrai, mais comment faire, c’est comme si on me demandait d’écrire avec la main gauche (je suis droitère). Ma main gauche cependant connaît des caresses et des abandons, elle sait malgré elle, malgré moi, apaiser et guérir. C’est comme ça. Comme avec le chat, qui venait parfois glisser sa tête sous cette main qui épousait son geste un peu impérieux, et le chat ronronnait en poussant une espèce de cri étouffé un peu ridicule, trop aigu, dont il avait certainement honte mais à ce moment-là qui se souciait de la honte, pas lui pas moi.

La honte est une distance, pour repousser le bonheur comme s'il était importun, et le chat n'était pas trop con – c'était un chat et il se foutait pas mal d'avoir l'air béat et soumis sous ma main gauche, alors que cet homme a honte d'avoir envie de ma main gauche, et fait tout pour en éviter la douceur, trancher dans la simplicité, refuser l'abandon.

Homards et tentures, que leur reste-t-il derrière ce pauvre appareil. Je subodore qu'en moi quelque chose de moins fastueux et de plus rare les rend fous de désespoir. Ils veulent me déposséder et j'ai peur, mais au-delà de mon angoisse j'ai conscience que cet homme, en cherchant à me détruire, cherchait à se sauver. Et sauver, je n'y peux pas grand-chose mais je ne sais rien faire de mieux.

Alors je me love plus près encore, je l'entoure de mes bras et mon souffle dans son cou est comme un autre bras encore. Il ne refuse pas l'enlacement et s'apaise peu à peu, on dirait qu'il va dormir. Je le berce.

– Ma mère...

Il a chuchoté contre ma tempe, soulevant quelques cheveux avec son menton et l'espoir fou d'une issue possible.

*

– Ma mère. Elle m'enfermait dans le placard avec ses serpillières et ses balais brosses, elle était très maniaque ma mère, ses amies la complimentaient toujours sur son intérieur, je les entendais depuis mon placard – Blandine c'est toujours impeccable chez vous, comment fais-tu avec un fils dans les pattes, - Oh mais Jean est adorable, très soigneux, d'ailleurs il est sorti jouer au parc avec ses camarades, et je suis certaine qu'il reviendra sans un accroc. Tu m'étonnes... Elle maniait l'insulte avec la même dextérité que les talons de ses chaussures qu'elle abattait sur moi. J'ai grandi dans sa solitude de furie du logis, enfermé moi aussi parce que chaque geste que je faisais pouvait abîmer un bibelot, chaque pas laisser une empreinte, chaque sortie rapporter un peu de la poussière de la liberté. Elle ne me relâchait que pour aller à l'école où là aussi je restais enfermé dans mon silence. Je grandissais comme un cloporte. Mais je grandissais. Et un jour j'ai claqué la porte de la prison qui sentait le détergent et l'amidon, et ce claquement a été ma première violence. Elle ne m'a pas quitté depuis.

*

Je continue de respirer doucement contre son cou, son menton bouge contre mon front quand il parle et je me sens infiniment bien contre lui malgré la

vieille qui nous regarde avec une espèce d'amusement dédaigneux dont nous n'avons absolument rien à cirer.

Mais il y a toujours ce cadavre. Jean s'est tu, il a dû sentir que je me raidissais en pensant à l'homme fracassé, l'autre, celui que je ne pourrai plus guérir.

Jean se relève lentement, sans brusquerie, mais je le sens plus fort, grâce à sa fragilité retrouvée.

– Je vais enlever le corps. Et le premier qui essaie de m'en empêcher, poète ou philosophe, je le pulvérise. Façon Ajax ammoniaqué.

Il a un sourire, une caresse sur ma joue, et il se penche sur l'homme.

– Pauvre Romuald. C'était un con mais même les cons ont le droit de faire bonne figure au moment de quitter la scène. Il vendait du ciment et se retrouve avec la tronche passée à la bétonneuse.

Il le tire par les pieds et sort avec son gisant. J'entrevois la liberté derrière le mort mais à peine a-t-il passé le seuil que la vieille, vive malgré sa face d'embaumée, surgit dans la pièce et claque la porte derrière elle.

– Nous voilà enfin seules, murmure-t-elle d'un air à la fois songeur et déterminé, et ce mélange m'effraie.

Je l'évalue du regard, elle doit peser à peine plus que mon Gus, non ne pas penser à Gus maintenant. D'une bourrade je peux la mettre KO cette vieille, mais voilà c'est une vieille, on ne m'a pas appris à tabasser les ancêtres même s'il y a urgence. Je vais feinter, la bousculer un tout petit peu, juste pour libérer une voie même étroite, je ne suis pas très grosse malgré mes courbes qui m'ont valu toutes ces emmerdes.

Mais elle a dans la main un couteau à dépecer finement le gibier qui retient mon élan.

– N'y pense même pas ma belle, je n'hésiterai pas une seule seconde.

J'en suis bien persuadée.

On se jauge un instant, presque de la même taille, elle tout en crevasses et en sècheresse, moi en vallons et en tendres déclivités. Ne pas rester face à face. Je m'assieds par terre, en prenant soin d'éviter la tache qu'a laissée la cervelle de Romuald sur le sol.

– Il y a du grabuge en haut, dit-elle comme pour elle-même. Le Philosophe est parti. Sophie doit être furieuse... Jean va sans doute partir aussi. Lui n'en a pas eu pour son argent. Il venait voir mourir l'amour, et repart

avec sous le bras un petit garçon meurtri avec lequel il s'est réconcilié. Quelle victoire...

Elle rit comme on s'étouffe.

J'attends.

Soudain elle me montre son bras.

– Regarde ça.

Mieux.

Ça c'est ton arrêt de mort, ma belle.

C'est ma raison de vivre.

Elle a, entre le coude et l'épaule un morceau de satin noir, un ruban de deuil. Mon arrêt de mort? peut-être ma planche de salut plutôt. La corde pour me libérer, une corde de satin noir qui détient la clé de cette geôlière.

Réfléchir, vite, avec mon cœur aussi, comprendre. Elle a perdu quelqu'un. Elle m'en veut. Elle croit que je le lui ai pris. Parce que c'est un homme, oui, un homme qu'elle a aimé, qui d'autre mérite un brassard noir s'il est en satin.

Trouver une piste. Pas dans ses vêtements chics de veuve, voilà c'est une veuve, son mari est mort et c'est pour cela qu'elle m'en veut.

Qui pouvait-il être, j'en ai connu 26, le décompte devrait être facile. Un homme déjà mûr. Un douloureux. Simon.

La laisser venir un peu, qu'elle garde sa confiance, et la désarçonner lorsqu'elle s'y attendra le moins. La prendre par les chemins de traverse. Sa bague...

– Votre bague...

Elle regarde le bijou avec un brin d'étonnement et répond avec un rien de brusquerie.

– Une breloque. Rien pour ainsi dire.

Elle a raison, je vends des perles et je m'y connais en pacotille. La pierre paraît ridiculement petite sur l'anneau d'or blanc, pourquoi une nantie mangerait-elle à la soupe populaire? Parce que la soupe est bonne, et même si la bague n'est ni belle ni chère, elle a un prix.

– C'est Simon, n'est-ce pas?

Cette fois elle n'est pas désarçonnée elle est carrément à terre.

Tombée comme un sac des ciments Vallin du 5^e étage.

– Comment... comment le savez-vous?

Elle s'est vite relevée, la bougresse, et me menace avec la pointe qui plus tôt tranchait dans le cabri aux aires.

– Parce que c'est moi qui ai monté cette pierre, j'étais sertisseuse avant de vendre de la rocaille et j'ai rencontré Simon lorsqu'il l'a achetée pour vous. Il voulait quelque chose de très simple et très pur, pas un caillou tape-à-l'œil qui coûterait les yeux de la tête mais un objet qui parlerait à votre cœur.

Nouvelle ruade, elle tanguait sur le dos de ses certitudes.

Simon... elle est émue et le couteau tremble un peu dans sa main, qui s'affermir soudain.

– Il est mort à cause de vous, il est mort d'amour pour vous, à cause de ce satané amour encore toujours lui.

– C'est vrai, il est mort d'amour. J'ai su qu'il s'était jeté dans le fleuve à l'endroit où il rejoint la rivière. Comme pour réconcilier son amour pour vous et son désir de moi.

– Il ne m'aimait pas, pauvre sotte, c'était un mariage de convenance, deux maisons florissantes qui s'unissent pour fleurir encore davantage, démesurément, étouffant de leur luxuriance l'espace et les êtres.

Moi je l'ai aimé dès qu'il a posé sur moi son regard bronze. Lui aimait les aciers Courcelles, qui allaient consolider la fortune des minoteries Ballin, comme quoi on peut être au four et au moulin.

– Sans doute avant de vous rencontrer a-t-il d'abord aimé votre nom et votre fortune, mais je sais qu'ensuite, lors de ce premier regard sur vous, il est tombé amoureux irrémédiablement, comme on respire et à en perdre le souffle.

– Taisez-vous donc, idiote, vous ne savez pas de quoi vous parlez.

Elle s'interrompt, le couteau s'agite de nouveau entre ses doigts vétustes mais elle semble moins sûre d'elle, comme si elle attendait autre chose, comme si elle devinait que je pouvais la sauver de mon crime.

Elle reprend, avec cette amertume de la lie qu'on a bue et longtemps gardée en bouche comme pour se punir d'avoir trop aimé le flacon et pas assez connu l'ivresse.

– Il m’aimait... allons donc. Savez-vous qu’en trente ans d’épousailles, il ne m’a touchée qu’une seule fois? Une seule et unique fois, le soir de notre mariage, il s’est allongé nu contre moi nue, et vous savez quoi? Il ne s’est rien passé. Rien. Les Minoteries Ballin ne bandaient pas.

J’étais trop jeune pour tenter quelque chose, je ne savais rien des gestes qui enflamment et je ne les ai jamais appris d’ailleurs, avec qui, je n’aimais que lui. Vous, vous avez cette science. Il vous a donc aimée vous.

– Il a cherché près de moi du réconfort uniquement, de l’apaisement à l’idée que vous l’aviez épousé pour ses moulins, connaissez-vous un seul homme que l’idée d’être aimé pour ses moulins ne ferait pas vaciller? Il pensait, comment faire l’amour à l’acier Courcelles, j’ai envie de cette femme de chair, j’ai envie de sa peau et de sa chaleur, et lorsque je me suis allongé contre elle, si plein de mon amour, j’ai cru sentir la froideur du métal...

C’est elle qui flanche à présent. Elle titube, elle me regarde, elle regarde la lame. Elle a tant songé à tuer qu’elle ne peut plus renoncer. Je vois sa main qui se crispe et je ne sais que dire...

Elle tombe à genoux devant moi, et au plus profond d’elle-même. Des années à se construire une façade, à se forger des vitres blindées et voilà qu’un simple caillou les raye, les fend, les pulvérise, comme la farine des minoteries Ballin. Je m’accroupis face à elle, je la prends aux épaules, je la secoue en vain. Voilà qu’elle perd conscience, qu’elle tombe tout à fait.

J’ai amorti sa chute avec tout mon corps sur lequel elle s’est effondrée, et je la tiens maintenant contre moi, elle a toujours ce méchant rictus sur ses lèvres inutiles qui n’ont pas su dire l’amour et changer peut-être le cours de leur histoire. Mais ce rictus n’est pas de haine, il est de douleur, Le liquide chaud qui coule sur mes mains dit qu’il ne fait pas bon s’évanouir quand on tient un couteau par le manche. Je sais déjà qu’elle ne quittera pas le monastère érigée dans sa superbe et dressée sur ses ergots de battante.

J’essaie d’appeler à l’aide mais il n’y a personne derrière les tentures et la porte est toujours fermée. Alors je la laisse partir, en la berçant, elle s’est toute ratatinée mais quelque chose en elle semble avoir grandi, elle a les yeux qui chavirent lorsqu’elle regarde une dernière fois l’anneau à son doigt, qu’elle a dû faire rétrécir plusieurs fois, au long de ses trois années de deuil, ce caillou qu’il avait un jour déposé près de sa tasse de café, avant de partir pour les minoteries Ballin.

Elle me tend la clé dans un dernier effort. Merci ma belle.

Une *serial lover* sent se nouer quelque chose à un jet de lame de son ventricule, peut-être pour la première fois. Ou alors c’est la mémoire qui me

joue des tours. Merci ma belle. Parfois, la tendresse pour une morte surpasse l'amour pour les vivants.

*

– On ne peut décidément pas compter sur ces tire-au-flanc. Ça paie, c'est là, ça paie plus, ça s'en va et merde pour un système consciencieusement construit autour d'eux par d'autres!

Sophie est à bout. *Big sister* respire par le nez. Ferme les yeux. Tâche d'y voir encore clair. Fait le bilan. Huit clients, sept hommes, une femme, c'est une somme. Sans compter le tout-terrain orphelin de ce nigaud de Romuald. *Show must go on*, définitivement.

*

(Bilan, deux morts, un éléphant en basalte et un couteau à dépecer le gibier. Entre nous, n'en avez-vous pas assez? Combien de temps ce petit jeu va-t-il encore durer? Jusqu'à dimanche? Mais***... N'avez-vous pas parcouru *cela* justement pour rompre avec le vulgaire, le qui parle trop fort, aimer l'amour et faire taire les cyniques? La mort des amants fête son siècle et demi. Elle réalise qu'elle n'a pas un mot gentil à se mettre sous la langue. Elle meurt de soif là-dedans. Gâchis, trois fois gâchis. À cause d'eux et à cause de toi, car te voilà encore. Pourtant, tu le sais, toi aussi, tu le gardes pour toi, mais le sais : la douceur est invincible)

*

Vite, m'en tirer, quelques paroles qui se souviennent de l'encens, des mots balancés à la va-vite sur le coffre froid d'une vieille sans nom pour laquelle j'éprouve soudain une tendresse enfantine. Oui. Mais trop tard et en vain. Le sang se répand sur le sol, gagne du terrain, dessine les contours d'un continent décevant de plus, un continent qui se mélange au sang de Romuald. Unis pour la vie.

Personne dans le hall, vite. Là, de vagues rumeurs. Où? La porte du sous-sol est entrouverte. Des gémissements de petits animaux malades, de petits cris mouillés (juré, craché, les clients en auront pour leur pognon, promesse de Sophie!). Je n'en reviens pas. On se tue ici. On baise juste là. La vie, putain. Vite (hum... les rejoindre... j'avoue que l'idée m'a traversé l'esprit, je suis comme je suis et sûre qu'ils m'auraient ouvert les bras, et le reste...), le hall, ventre à terre, les chandeliers allumés, la grande porte, brute, et les marches, froides, quatre par quatre, direction : une vie encore possible. Je crois me souvenir que... Bonne mémoire.

Les clefs sont sur la Suzuki.

La clé des champs et vite!

*

– Tu m'en files une?

C'est la toute dernière, mais Sophie ne refuse rien aux clients. Elle croit entendre maman. Tout donner, on nous le rendra au centuple. Ça c'est papa, sa réponse prévisible, quand elle lui reprochait de verser l'argent des vacances à la mer à de bonnes œuvres. Ça tangué agréablement. Marc se l'allume, fait des ronds, Jean croit qu'il est réconcilié avec lui-même, Matthieu cherche de quoi se rhabiller, Frank reste sur sa faim, il regrette de ne pas s'être abandonné plus tôt, il est tout remué, les deux barbus ouvrent la voie.

C'est un cortège enchanté qui rejoint le rez-de-chaussée (une oreille attentive surprendrait même Jean, qui a finalement renoncé à partir au bruit attirant de la mêlée, siffloter l'air d'une nouvelle chanteuse canadienne). Pour peu, tous auraient oublié le motif initial de ce séjour monacal. Tuer l'amour, tuer l'amour, tuer l'amour. Le philosophe est un pauvre homme, il ne sait pas vivre, il ne sait pas jouir et les jours à venir réservent assurément de belles... Allons.

– #&ç !!!!

C'est quoi ça?!? Panique. Ça court en direction du son. Vite, la cage, Marie.

Frank était le premier. Plus blanc que la vieille. Mais quelque chose dans les yeux. S'attendre au pire. Courir, marcher, puis un pas, un autre, puis plus rien. Juste se regarder, ahuris. Et le sol. Avec des yeux qui ressemblent à de la honte.

La vieille n'a pas décripé ses lèvres. Elle semble les regarder. Un à un. Elle sait. Elle sait pourquoi. Pourquoi tout ça. Elle a un couteau dans le ventre.

*

(Ce serait se foutre de la gueule du monde – les pleins pouvoirs! - mais il est possible de noter qu'au même moment, sur les rives de Komsomolsk-on-Amour, ou dans la première ferme à droite, en entrant dans le village de Correvon, tu – mais vrai que tu n'as strictement rien à faire là - surprendrais une histoire d'aujourd'hui comme on en lisait autrefois, à haute voix et en famille, non recomposée et pas si malheureuse. Les appels à l'aide – lesquels, tu vas nous le dire! - de la France voisine ne leur parviennent pas. Ils ont dans les tympans un air automnal avec de l'amour dedans. Ça ignore tout de tout de la

tournure des événements – tragique en dedans, comique du dehors - qu'est en train de prendre l'aventure "vivifiante" du monastère. Main dans la main, comme un pied de nez à ce grand n'importe quoi dont tu es le témoin silencieux)

*

Klang!

Un, deux, trois, quatre, cinq, six. Ils sont six à l'intérieur du monastère. Sept avec la morte. Comme des rats. Mais en pire, car avec les sens en éveil. Dire qu'on leur avait promis le grand dégrassage, la vie imprévue, une peau toute neuve avec de la chair dedans...

Jusqu'ici, les deux poilus s'étaient bien tenus. Et un peu à l'écart. Leurs deux barbes ne tenaient pas. Il suffisait de tirer dessus.

On ne les avait presque pas entendus. Marc y voyait la preuve d'une éducation réussie et d'une noble humilité. Mathieu, à moitié pour rire, à moitié pour se rassurer, avait parié deux billets avec Jean qu'à la moindre irrégularité, ils révéleraient leur identité policière. Frank, lui, regrettait toujours de ne pas s'être abandonné plus tôt. Les sens en éveil. Suzanne regarde Sophie. Sophie regarde Suzanne. Ils sont six à l'intérieur. Sept avec la morte.

Mais des cris dans la cour. Les deux faux barbus accourent.

Les clés dans la serrure de la cage. La cage ouverte.

*

– Où sont les freins?

26 amants et pas foutue de baiser un motard. Déjà un miracle que j'ai réussi à démarrer cet engin. Si je ne me tue pas avant la fin de l'allée, si j'arrive à passer la grille, si je négocie comme il se doit le virage pour reprendre la nationale, je devrais pouvoir m'en sortir.

Si.

C'était sans compter le gravier bourgeois de Sophie. Le dérapage est spectaculaire, les traces de sang laissées derrière moi aussi. Je ne savais pas qu'un lambeau de chair pouvait être si esthétique. Ma chair à moi. Quelque chose me dit que ce nouveau coup de théâtre va en ravir plus d'un. Je les imagine déjà faisant griller mes restes sur le barbecue électrique Louis XVI de la bourgeoise. La tête me tourne, l'engin est toujours sur moi. Ça pèse son poids de mort une moto. Je me sens partir. Des images absurdes m'assaillent :

un bûcheron priapique, le pantalon baissé, tente de donner de la joie à ma moto. Est-ce donc ça l'autre monde?

Tuer l'amour qu'ils disaient...

*

Le bruit métallique de la moto flirtant avec le gravier tire les douze-moins-deux de leur léthargie. Il y a une justice. La donzelle ne pouvait pas s'en sortir aussi facilement. Ils remontent leur braguettes aussi vite qu'ils dévalent l'escalier qui mène au jardin. Au milieu de l'allée gît Marie, couverte de sang. Le dérapage a été violent et les traces remontent loin, frôlant les fougères qui bordent le chemin. De petits morceaux de Marie se confondent avec le gravier. Des rigoles de sang forment des fleurs étranges autour de la chevelure défaite de la belle. Le tout est poétique et sublime.

Même dans la mort cette garce se permettrait d'être parfaite! se dit Sophie en s'approchant du corps.

Les deux faux barbus jouent à la marelle un peu plus loin.

Sophie, aidée du très sirupeux Marc et du non moins dépressif Jean, relève la moto. L'afflux de sang redonne de la vigueur à jeune fille qui ouvre les yeux. Elle tente d'articuler quelques mots :

– Ne laissez pas le bûcheron s'approcher de moi...

Marc se penche au-dessus d'elle, prend son pouls, examine l'ensemble de ses blessures et conclut que sa vie n'est pas en danger dans l'immédiat. Ils la transportent aussi délicatement que possible dans le salon et Franck va chercher de quoi désinfecter et panser ses blessures. Il la déshabille lentement, nettoie doucement ses plaies. Les autres, penchés au-dessus d'elle, profitent du spectacle. Ce corps nu, cette peau blanche couverte de sang, ces seins lourds écorchés, cette taille fine tailladée, et ces cuisses meurtries, le tout ressemble à un tableau de Goya.

Les deux faux barbus se donnent des claques un peu plus loin.

L'amour a ceci de merveilleux qu'il s'exprime souvent dans le détail. L'infiniment petit révèle la grandeur, la puissance. Franck venait d'enlever un gravillon du nombril de Marie. Teinté de sang. Il le glisse dans sa poche. Sophie, décontenancée par tant de beauté, soutient la tête de la blessée, démêlant ses cheveux du bout des doigts. Une mèche ensanglantée reste entre ses mains, elle la glisse dans son corsage. Marc est retourné près de la moto, Sophie l'a chargé de faire disparaître toute trace de l'accident. A genoux sur le gravier, il se penche au-dessus de la marre de sang, y plonge ses lèvres et boit le liquide encore chaud.

Les deux faux barbus mangent des pâquerettes un peu plus loin.

Marie sent les mains qui la touchent, qui la dépouillent de petits morceaux d'elle-même, mais n'a pas la force de réagir et de s'indigner. Après tout, qu'on en finisse. J'en ai assez de cette histoire, je veux dormir, m'enfoncer dans le sommeil et l'oubli.

Pourtant lorsque Jean, discrètement, et presque religieusement, prélève sur sa paume un lambeau de peau qu'a déchiré le gravier, la douleur la sort de la torpeur délétère où elle s'était abandonnée.

– Ça suffit maintenant, les prédateurs! ce n'est pas ça, l'amour, ce n'est pas dévorer l'autre, le phagocyter, sucer sa moelle, bouffer son oxygène, l'enfermer dans son univers et le regarder s'éteindre entre les quatre murs de sa prison. D'abord vous vouliez me détruire, tuer ce que j'ai en moi de plus profond, d'évident, d'incroyable. Maintenant vous voulez me le voler, vous êtes des rapaces du sentiment, des cannibales de la tendresse. Mais vous ne comprenez donc pas que tout est déjà en vous... que vos murs sont plus hauts que les miens, et les clés de vos portes plus profondément enfouies dans les poches à fermeture éclair de votre âme. Vous me faites pitié, tiens.

Marie se redresse, rassemble ses habits déchirés sur sa peau blanche et rose où le sang raconte des histoires dans une langue inconnue, et avance à travers le hall vers la grande porte ouverte.

Pas un ne bouge, tous sont comme tétanisés par sa grâce.

Les barbus surgissent entre les battants de la porte, deux cerbères muets et menaçants, des pétales encore collés au coin des lèvres. L'un rote discrètement une étamine, l'autre a pris une teinte bouton d'or, mais ils n'en restent pas moins plantés devant l'entrée. Marie hésite. Hésite encore. Mais elle a mal dans tout son corps et son âme est fatiguée.

Qu'on en finisse...

Elle rebrousse chemin et commence à descendre d'elle-même vers la pièce aux tentures chafouines. Mais soudain elle se retourne et lance :

– Très bien. La fête continue. Mais les règles vont un peu changer. Vous veniez voir une mise à mort, vous avez payé cher pour ça semble-t-il. Je vous en donnerai davantage encore pour votre argent. Vous quitterez ce monastère les poches vides, mais ce que vous aurez gagné ici est infiniment plus précieux. Mais d'abord, je veux manger. Je veux dormir. Avec l'un d'entre vous si vous voulez. Lettre K, S ou M, il y a des lacunes dans mon alphabet, et des répétitions que je veux bien réitérer encore, je ne suis pas regardante sur le physique ni sur l'initiale. Et je ne vous verrai qu'un par un, seul à seule, et sans arme, même pas une pince à homard.

Sophie n'en revient pas de tant d'aplomb; elle devrait peut-être penser, plus tard, à l'engager pour recruter de nouveaux membres... C'est une mine d'or, cette fille, et comme la mèche, dans son corsage, qui chatouille ses seins, comme cette mèche est douce... dormir avec elle... après tout, c'est elle la patronne, elle a le droit, voire le devoir, de garantir de la qualité à ses clients.

Marie descend encore quelques marches, et se retourne une dernière fois avant de disparaître vers la pièce aux tentures sournoises :

– Vous pouvez rêver Sophie. Un grand chef ne déguste pas sa cuisine, il la sert aux commensaux. Peut-être, plus tard, s'il en reste un peu au fonds des cuivres... Franck, je vous attends.

Et Sophie, portant la main à son corsage où la mèche s'est lovée, la regarde s'évanouir dans l'angle du corridor en pensant : "elle est vraiment décoiffante, cette salope!"

*

Retour au bercail. Finies les tergiversations, les tâtonnements vains, les circonlocutions. Et finis les scrupules. Grand temps de donner de sa personne.

Langoureusement allongée, dans sa cage (un peu d'imagination, un appartement, Gus en moins), notre Marie, fin prête pour les "consultations" et bien décidée à en découdre une fois pour toutes. Les effluves d'hémoglobine ne font qu'aviver son désir.

Mais Frank est un indécis. Ou un poltron, le résultat est le même. Vrai que ses sens sont en éveil depuis l'épisode (avorté) du sous-sol, mais Frank n'y va pas. Frileux, il regarde tout ça de loin. Marie soupire, s'en va peu à peu dans ses rêveries. Frank est tétanisé. Frank récite en boucle un vers de Lamartine (chacun sa méthode). Les respirations de Marie s'espacent. Sa poitrine remue à peine. Et déjà le flou, le bleuté, le diffus et au milieu des brumes, des corps de rêve qui ont oublié d'être indécis, poltrons. Entre deux ronflements, de petits cris mouillés. Fais de beaux rêves, Marie.

*

Les convives attendent sagement leur tour. La goutte qui fait déborder le vase, trop, c'est trop. Sophie ravale sa colère, peine à se contenir, explose littéralement. Il y a eu le rituel contre son chat! Il y a eu l'appel contre sa mère! Il y a eu un meurtre, il y a eu un malaise sur lame de couteau... Rien que pour cette traînée! Et pas assez pour ébranler sa foi, lui faire bouffer ses pédales, lui foutre son amour en pelote! Qu'elle crie, supplie, demande grâce à genoux avec des yeux de pauvres. Des yeux en dessous.

– Mes chers convives, passons à la vitesse supérieure! Messieurs, madame, ce séjour a pris ses libertés sur le prospectus, mais sachez, mes trois chers apôtres, ma douce Suzanne, que l'imprévu est notre meilleur allié. N'ayez crainte, vous en aurez pour vos cotisations... Mes chers Cerbères... Eh, les poilus!!! - Elle doit s'y prendre à deux fois, ZZ Top dans les oreilles? - Faites une haie d'honneur pour l'objet de la quatrième épreuve!

Pour tout dire, les six derniers n'y croient plus. On se dit que la vie d'avant n'était pas si navrante. Fallait-il absolument passer par tout cela juste pour cela... On se dit tout ça pour ça. On ne se dit presque plus rien. Las, à peine si leurs visages s'ouvrent, à peine si leurs yeux pivotent en direction de la porte d'entrée. Frank, mi-gêné, mi-frustré, les rejoint. Pas même une réprimande de la part du groupe. Il bredouille. Solidaires jusque dans l'échec, au moins ça.

On voit au fond de la cour une vieille bicyclette. On voit l'engin s'approcher tranquillement de l'entrée. Les graviers, *no problem*. Il sait y faire. Roule des mécaniques. Le coup de pédale est souple. Le haut du corps stoïque. Une tape sur l'épaule des deux Cerbères. Au poil, les gars? Le rire en coin, mocassins italiens, pantalons de toile, chemise ouverte et pas même besoin d'ornement dessous.

Sophie peut mesurer dans les yeux brillants de Suzanne la preuve de sa réussite. *Show must go on*.

– Voilà l'homme de la situation, notre rédempteur, notre libérateur... son pire ennemi!

Vrai qu'il rayonne. Un vrai messie. L'auréole en moins. Mais un sourire carnassier et l'œil du rapace bien nourri. Un mot pour chacun. Le verbe vif, fin et (on aurait pu le prévoir) un baisemain pour une Suzanne toute empourprée.

– Enchanté, ma belle, Eiram bin-Salam. Appelle-moi Eiram.

Jusqu'au prénom, rien n'est laissé au hasard. Ne perdons pas de temps. Les civilités réglées, Eiram se dirige vers la cage, d'un pas léger, sifflotant. Même trop, même mal...

*

– Vous permettez...

– Qui êtes-vous?!?

– Eiram bin-Salam, pour vous servir.

– Qui... êtes... vous...

– Connaissez-vous, madame, ces fleurs que l'on nomme communément "alkékengés"? Non? Vraiment? Votre ignorance est charmante. Ce sont des plantes vivaces de fort belle apparence. On les appelle aussi... "amour en cage".

– Où sont-ils?

– Vous voulez parler de cette bande d'aveugles préoccupés, ces souffreteux nerveux... N'y pensez plus. Nous sommes enfin entre nous.

– Je m'y étais attachée...

– Cessez, madame. Pas avec moi. Attachée... Que vous êtes charmante. Levez-vous pour voir... Plus que ça, même. La captivité vous révèle, semble-t-il. Mais vous dormiez et me voilà chez vous, tel l'un de ces goujats, sans un mot d'introduction. Je suis là pour affaires. Affaires de cœur, bien entendu. Vous permettez...

– Vous me dites quelque chose, mais...

– Affaires de cœur, disions-nous. Un verre d'eau? Non? Et bien commençons! Il serait question de revisiter votre capital amour, simple contrôle de routine. Par ordre alphabétique, cela vous convient-il?

– Allez vous-en, je...

– Alain, marié le six du six zéro six, un enfant, pas encore divorcé. Basile, prestations d'exception, son envie d'incorporer le lavabo à vos ébats vous fit rire jusqu'à la rupture dudit lavabo qui faillit écraser votre malheureux chat...

– Gus...

– Je continue avec Claudio, macho jusqu'à la caricature, et qui vous faisait rire aux larmes en alignant les lieux communs.

– À quoi vous sert cette liste? Je n'ai jamais fait mystère de mes amants, ils ont tous parlé à mon corps et mon corps s'en souvient. Mais il n'a pas oublié non plus ceux qu'il n'a qu'effleurés, ceux qu'il a seulement désirés, ceux dont il a rêvé. Si vous comptez résumer mes amours en ne vous basant que sur les nuits où j'ai écarté les jambes, vous en perdrez une grande part, et peut-être même l'essentiel.

(Deux faux barbous crachent du feu et éteignent leur fausse barbe en s'envoyant des baffes et en riant très fort).

– Je ne vous imaginai pas si pudibonde. J'en viens à me demander si certains détails pourraient encore vous faire rougir... Parlons donc de Daniel.

*

Je t'en prie, Eiram, parle de Daniel, parle aussi d'Emilien, de François, de Georg, de Loïc et des autres... Ma mémoire ne leur veut aucun mal, comprends-tu? Je sais que beaucoup ont souffert, que certains m'en ont voulu. J'ai déploré leur silence et leur rancune, ne viens pas, s'il te plaît, me parler d'indifférence, ce mot ne me convient pas. J'ai dit merci pour le plaisir et je n'ai ressenti ni rancune ni mépris lorsqu'il s'absentait, je sais la gratitude comme je sais le manque.

Daniel voulait me réciter un poème de Desnos en marchant sur les mains. Il s'est cassé une dent. Loïc, lorsqu'il avait trop bu, me fredonnait du Brel pendant l'amour... *Le petit chat est mort, le muscat du dimanche ne les fait plus chanter...* Et quand il avait trop bu pour faire l'amour, il braillait du ZZ-top au salon. Georg connaissait le nom des fleurs, de toutes les fleurs, mais uniquement en allemand; depuis, je suis germanophone dans les champs. Emilien sculptait le bois et j'ai passé plus de temps à observer l'adresse de ses mains qu'à les sentir sur mon corps...

J'aimerais garder tout le monde, toujours. On ne perd pas ceux qui vous font du bien de gaieté de cœur, ne crois pas ça, Eiram, toi qui me sembles plus fin que les mots que tu me jettes pour me faire réagir.

J'ai laissé la jalousie, la colère et tout ce qui m'encombre sur le bord du chemin, un jour, toute petite, parce que tout ce qui serre le cœur l'empêche de s'envoler, parce que j'ai toujours rêvé d'être un cerf-volant, parce que je ne peux renoncer au vent qui me porte.

Oui, j'ai ri, oui, j'ai pleuré, comme toi et comme les autres, mais je ne me suis jamais sentie coupable d'être ce que je suis. C'est cela et juste cela qui me vaut d'être dans une cage comme une bête curieuse. Il faut croire pourtant que je ne suis pas aussi légère qu'on le prétend, sans quoi, Eiram, je te prie de croire que je m'envolerais sur le champ!

(Deux faux barbus entament une partie de fléchettes-colin maillard avec des fourchettes à fondue)

*

Eiram secoue Marie, fermement mais sans violence.

– Vous ne m'écoutez plus.

– Mon imaginaire et mes souvenirs me semblent plus confortables que ce que vous voulez me dire.

*

Je ne comprends pas ce que cet homme essaie de tirer de moi. Il sait que je me replonge en moi, mais il continue à parler, calmement, il espère m'avoir à l'usure? J'ai toujours aimé qu'on me parle, qu'on me raconte des histoires, les voix me bercent mieux que le répertoire langoureux d'une mauvaise chanteuse canadienne.

Peut-être ai-je sous-estimé Sophie... Gus, le sms à maman, ce n'était là que de la pure bassesse, des attaques frontales, à l'arme lourde, sans grâce.

Ses gestes me parlent. Il n'est ni affecté ni maniéré, il récite mes amours avec un rien d'amusement, comme un étudiant qui sait que sa leçon bien apprise ne lui servira jamais à rien. Il me contemple, curieux peut-être, mais pas séduit. Et je me tortille, mal à l'aise, me demandant si je dois voir en lui un ennemi...

Tiens, il s'en va. Mais je me doute bien que ce n'est pas la fin.

*

Sophie est tendue et ses ouailles clairsemées ont l'air franchement dubitatives. Le lien de cause à effet pourrait être démontré facilement, mais aucun prof de mathématiques n'étant présent dans les environs immédiats, ce ne sera pas le cas.

Oui, Sophie est tendue, elle tape du pied, elle croise les bras, elle garde le menton haut, rempart de dignité face à l'adversité.

– Vous ressortez déjà?

Eiram sourit.

– Elle a cédé?

Le sourire s'accentue.

– Elle est coriace, la mignonne!

– Mon cher, je ne vous paie pas pour que vous me voliez mes répliques, mais parce que je veux des résultats.

– Vous les aurez. Une clope, un café, juste le temps d'affûter mes mots et j'y retourne.

– Affûter vos mots, dit Franck. Mais que voulez-vous donc obtenir?

– Les mots sont des armes qui ont la particularité de tuer plusieurs fois et de ne pas laisser de taches de sang sur le tapis. Je suis comme un cambrioleur cherchant la combinaison d'un coffre-fort, je tâtonne, je furète, je cherche la faille dans la cuirasse et, croyez-moi, je finis toujours par trouver.

– Et pourquoi ne pourrions nous pas observer la scène? demande Suzanne. Au moins, nous apprendrions quelque chose d'utile...

– J'agis seul, un peu comme Lucky Luke. Je bois mon café seul, je fume mes clopes seul; et si possible en silence. Ne respectez-vous donc pas le travail des autres?

(Deux faux barbus préparent une tarte aux pommes en se purléchant amoureusement les moustaches.)

Marie fait les cent pas, des pas circulaires dans un huis clos de verre rectangulaire, la poitrine creuse, un silence de bibliothèque avec un insecte dedans, quelque chose de nerveux dans les veines, quelque chose de familièrement étranger. Les paroles d'Eiram lui manquent. C'est comme un creux au bas du ventre, comme après la première fois. Marie s'en souvient.

Le revoilà. Enfin. Le messie est de retour. Ô merci, seigneur.

– Où en étions-nous, vous souvenez-vous?

– ...

– La lettre D, je crois, Daniel ou Émilien... François? Parlez-moi de Georg!

– ...

– Vos... enfin, tes, car je dis "tu" à tout ce qui me touche et tout me touche, mais je m'égare... tes mots sont les miens, ils ont mon accent, tes mots naissent des mêmes cordes, du même coffre, on est bien ensemble, non?, sous ce même toit, frère de sang, sœur de cœur, le même discernement (tu as raison, c'est un mot trop compliqué), ce regard bien ajusté sur la vie des autres et suffisamment vaporeux sur soi pour être en paix, le même détachement, la même légèreté, cette lumière froide qu'on aurait tort d'appeler cruauté...

– ...

– À quel jeu jouez-vous? Une retraite silencieuse? Je vous rejoins. Non, venez!

– ...

(L'un des deux barbus a trouvé une faute d'orthographe dans le dernier Revaz : "appréhension" prend deux "p")

Eiram a perdu sa langue. Plus de concordance. Une belle âme dans une belle gueule, mais plus un bruit pour sécuriser. Il n'est que le souvenir de lui-même, un fantôme sans ses chaînes, non, un pur fantasme qui ne sert à rien. Ce qui est beau est inutile, mais ça rend seul, ce genre de réflexions, alors je m'en approche, étonnante appréhension. Lui ne bronche toujours pas. Apollon de marbre. Sa main est chaude. Ça vit donc. Mais ça ne bronche pas. Ça regarde juste. Encore un pas, le dernier, le plus près possible du chaud, du peau contre peau. Ses yeux ne me lâchent pas mais pas un signe de vie du reste du corps, comme en face de moi-même, yeux fermés, l'un près de l'autre, main dans la main, l'un sur l'autre, lèvres, l'un dans l'autre, Un.

Je crois m'être endormie.

Je crois m'être endormi.

Soudain, une lumière d'Eden. Un, deux, trois, quatre... Détonations d'enfer! Comme une décharge électrique. À mon âge, je le savais, les coups de foudre sont à craindre.

Cette main tiède dans ma main n'était qu'une prière égoïste et froide, un fourvoisement.

Eiram n'est plus à côté de moi. En lieu et place, un miroir. De l'autre côté, moi, Marie.

Une faille s'ouvre sur le dessus. Tout cela n'était donc qu'un monologue de vieille folle? Attention, fragile. Ma bouche remue dans la glace. Un Colosse aux pieds d'argile. Ce sont mes yeux, mais en plus lamentables. De vieilles pierres qui soliloquent sous des végétations sans goût. Alors? Cette impression familière de déjà vu? De déjà entendu? De déjà senti?

Eiram, tu n'étais qu'un reflet de moi-même, une pâle copie, un double, la pièce d'en face sur le damier, celui qui fait tomber, littéralement tomber. C'est ça. Deux jours ont suffi. Je suis folle. Mes lèvres remuent dans la glace. Quelqu'un, vite.

*

Big sister a repris du poil de la bête. Le monastère peut donc reprendre du service. C'est la tournée du majordome. Le vin du domaine. Comme un air de fête sur un champs de bataille fumant encore. Tout à refaire. Grisant. Pourtant, prudence. Ce n'était qu'une bataille...

– Alors, mes apôtres, à qui le tour? Ou alors toi, Suzanne?

Suzanne en gardait sous la pédale, elle cachait bien son jeu, la traîtresse, ses talents de chasseuse, de stratège, à l'affût, plaçant consciencieusement ses pions, un à un, avant le coup d'envoi, l'assaut, la belle embuscade.

– Marie, à nous deux!

*

– Quelqu'un enfin... Moi, c'est Marie...

Suzanne ne répond pas. Elle peine à reconnaître la captive, pauvre petite chose grise dans le fond de sa nasse. Les caractères se font girouettes et on annonce une tempête imminente.

Stoïque, Suzanne refuse toute marque de tendresse. Pas de pitié pour cette traînée. Elle dispose entre son corps et le sien une petite table. Cela facilitera la tâche. Et puis deux chaises, car cela risque de prendre du temps.

Il y a un plateau. Il y a une boîte en acacia. Dans la boîte, seize pièces d'ivoire et seize pièces d'ébène.

Du côté de Marie, un roi, une reine et deux fous, de couleur noire. Du côté de Suzanne, un roi, une reine et un fou de couleur blanche.

Restent vingt-six pions, tous différents. Sur chacun, l'un des vingt-six portraits des vingt-six amants de Marie. Le compte est bon. La partie peut commencer.

– je ne sais pas très bien jouer aux échecs, avoue Marie.

– Pas grave. Le pion comme son nom l'indique a un rôle réduit au minimum, il sert uniquement à se faire bouffer par les autres pions ou par la prédatrice suprême, celle-ci a tous les droits, diagonale, directissime, dominatrice. Le cavalier lui tourne autour, sournoisement, avec des angles droits qui ne parlent que d'Elle. La tour, rustique, va de face ou de côté, et les fous, naturellement, vont de travers. Tu as les bases.

– Et celui-là?

– Lui on s'en fout. C'est le roi, il est obèse et n'avance que d'une case à la fois, beaucoup de responsabilités mais un intérêt limité.

Encore une chose. A chaque fois que tu perdras un pion lorsque nous jouerons, tu devras révéler sur l'homme figurant sur le jeton un secret peu glorieux, une petite perfidie, un de ces détails certes minimes à première vue mais qui, mis bout à bout comme tu enfiles tes perles au fond de ta boutique, forment le collier du lent désamour.

Les blancs commencent, à toi l'honneur.

Les pièces d'ivoire brillent au milieu des portraits colorés des amants, je ne sais pas lequel pousser en premier, peut-être Théodore, j'ai tant aimé Théodore et ses bouquets de fleurs qu'il allait voler sur le cimetière, un jour il a même aussi dérobé un vase sur lequel était écrit "A ma regrettée Berthe" parce qu'il faisait très chaud, c'était l'été et les pois de senteur ne supportent guère de rester trop longtemps hors de l'eau... J'avance Théodore.

En 83 secondes exactement, la femme – elle ne m'a toujours pas dit son nom- m'a bouffé Théodore.

Elle ne jubile pas complètement mais paraît clairement satisfaite.

– Très bon choix Théodore. Je t'écoute.

– Théodore avait un grain de beauté sur la tempe et j'ai presque le même, regardez, là.

– Ce que tu peux être bécasse, tu n'as donc rien compris aux règles... je me contrefiche de ce genre de petits émois au rabais, toutes les histoires d'amour ont leurs grains de beauté et leurs coïncidences que les amants sont seuls à trouver remarquables, comme si un jour de naissance identique ou une passion commune pour le bœuf Panang avaient rendu leur rencontre incontournable et fait de leur médiocre appariement une Destinée. Ce que j'attends, c'est ce petit morceau de sordide qui au début de la tendresse a tendance à émouvoir mais qui très vite a des relents d'insupportable.

– Rien ne m'était insupportable chez Théodore.

– Allons donc. Il y a forcément quelque chose -et ne viens pas me parler de ses cors au pied ou de son cheveu sur la langue, je veux du consistant, du bien velu.

– Vraiment je ne vois rien.

– Je vais devoir t'aider parce que tu es vraiment plus gourde encore que je ne l'imaginai. Rappelle-toi... Théodore était un menteur patenté et plus d'une fois, il a inventé des contes à dormir debout pour te cacher ses petits larcins, ses infidélités de seconde zone, ses coups de canif au contrat que vous n'avez jamais signé.

– Théodore n'était pas menteur, il avait de l'imagination.

– Mais il te mentait quand même, c'était une trahison... tu en souffrais forcément.

– Est-ce que l'on souffre en lisant un roman de cape et d'épée, est-ce que le bagout du camelot est douloureux à entendre? Il surprend, il fait rire, il subjugué. Théodore était comme ça, et je l'ai pris pour ce qu'il était : un bonimenteur de l'amour. S'il mettait tant d'énergie à inventer du rocambole qui expliquait un retard d'une heure ou d'une nuit, c'était selon, cela n'avait pas tellement d'importance, c'était par peur de me perdre. Je n'avais pas non plus envie de le perdre et j'aimais ses histoires. Qu'importe alors qu'il eût d'autres auditoires?

– Tout de même! quand il t'a dit qu'il partait pour des années, toujours peut-être, courir les océans à la recherche du trésor de Rackam le Rouge, alors qu'il emménageait à Neuchâtel avec une Jurassienne, tu ne vas pas me dire que tu ne l'as pas détesté??

– J'ai aimé sa façon de me décrire les bijoux qu'il découvrirait, le scintillement des pierres précieuses, l'or qu'il faudrait nettoyer avec soin, en grattant on dévoilerait l'effigie d'un roi, ou le fin relief d'un lys... et ses préparatifs, le matériel qu'il allait emporter, les plans qu'il lui fallait encore dénicher, parce que ce n'est pas si facile de trouver des cartes où figure l'emplacement à peu près exact de l'épave... je trouve cela plus amusant, et peut-être aussi plus respectueux de notre amour, que de me dire qu'il allait convoler avec Lucette et payer toute sa vie les traites du pavillon.

– T'es vraiment trop conne, ma pauvre fille! Ce minable t'a menti pendant des mois, et toi tu trouves ça respectueux!!

– Il m'aurait bafouée en me sortant la vérité toute nue, sèche, et laide. Il l'a enjolivée pour moi, revêtue des couleurs d'arlequin, ou du fou du roi si vous préférez, celui qui s'avance en diagonale vers votre gros roi impotent, et je crois bien que vous êtes échec et mat.

(Pendant que Suzanne lance à poignées hystériques les pièces d'ivoire et d'ébène contre la vitre au risque d'exploser l'une et de briser les autres, les deux barbus jouent à papier-ciseau-caillou dans le jardin.)

Suzanne revient pantoise dans la cuisine où les membres du stage tentent vainement de calmer leurs nerfs en alternant les tournées de thé vert et les bonnes lampées d'Aquavit. Sophie n'en revient pas. Suzanne n'était pas une vantarde, elle savait de quoi elle était capable et affirmait ses talents sans forcer la dose. Et Suzanne l'avait juré. Elle n'avait jamais perdu une seule partie d'échec de son existence. (Sans doute parce que cette réputation étant solidement ancrée, personne n'avait jamais voulu jouer contre elle depuis sa prime enfance.)

– Rien n'y fait. Cette fille est une brique réfractaire qui vous balance de la chaleur en continu à la moindre étincelle d'intérêt, au plus léger souffle de désir. On ne peut pas se battre contre une brique. Sophie, j'exige que vous me

rendiez celle que je vous ai remise pour participer à ce jeu de dupes, et rayiez mon nom de manière définitive de votre liste de grugés.

– Suzanne, vous êtes en colère, c'est tout naturel, mais il faut vous ressaisir, partir maintenant ce serait vous avouer vaincue, alors que si vous restez, vous verrez que...

– Et j'oubliais, il faudra faire réparer la Suzuki et remplacer le cavalier blanc qui a perdu la tête.

– Ma pauvre Suzanne, c'est vous qui perdez la tête. Vous pouvez vous asseoir sur votre engin comme sur votre animal. Et votre brique, vous savez où vous pouvez vous la carrer.

– Espèce de misérable morpion, vampire obsolète, tique de bâtard, je vais vous en coller une sur...

Et joignant le geste à la parole, Suzanne entame un pugilat qui aurait pu laisser songeurs plus d'un des anciens occupants des lieux, ces chartreux contemplatifs dont la seule rébellion consistait parfois à subtiliser des allumettes dans le bureau du Prieur un jour de confesse, à les brûler dans le secret de leur cellule, juste la tête de soufre frottée contre le grattoir, à souffler sur la brindille et à les cacher sous l'oreiller de crin pour les recompter, une à une, de mâtines aux complies, pour ne pas devenir fous.

Une gifle, puis deux, puis une pluie de gifles. Sophie est bien drapée dans sa fierté mais elle n'a pas l'habitude de se laisser humilier ainsi. Elle domine, elle gère, elle disserte, mais elle n'encaisse pas, ou alors les chèques, les cartes de crédits, elle fait fondre les économies. On l'écoute, Sophie, on la respecte, on fait silence lorsqu'elle explique le monde, l'architecture, la scénographie, la juste préparation d'un Mojito, les ressorts cachés des albums de Lucky Luke ou les secrets de la carrière de ZZ-top.

(Deux faux barbus chantent *Twist à Saint-Tropez* sans lésiner sur le déhanché, en s'envoyant des magnums de Château Pétrus en trois lampées et les ponctuant d'une éructation qui aurait été mesurée à 123 décibels si la brigade du bruit avait été présente.)

Elle se courrouce, Sophie, ses veines gonflent, elle se contracte, elle éclate, elle hurle et ses bras, ses jambes se muent en battoirs. Elle ne vise pas très juste mais elle mitraille sans compter. Suzanne recule. Le catch, lorsqu'il est pratiqué par la haute bourgeoisie, provoque toujours son petit effet. Sophie bondit sur une armoire, saute bras écartés dans l'idée d'aplatir l'ouaille récalcitrante, mais Suzanne, outre les échecs, pratique depuis l'enfance la corrida et le flamenco. Un mouvement de jambes, un passément de hanches et la grande prêtresse de l'amour finissant se déchausse trois dents sur le

carrelage et y perd le bénéfice des sept opérations chirurgicales qui lui ont dessiné un nez enfin satisfaisant.

D'une semelle précise, Suzanne bloque les lombaires de Sophie et lui coince le bras derrière le dos. Franck compte un, deux, trois, s'attirant l'éternelle rancune de la maîtresse les lieux qui, d'un ciseau de jambes désespéré, parvient à déséquilibrer Suzanne.

Et Suzanne se vautre, la tête dans la théière, brisant là infusion et Aquavit dans un joli vacarme de porcelaine. Mais quelques coupures superficielles ne sauraient brider une telle colère. Suzanne, bras tendus, enlace Sophie et l'entraîne dans un corps à corps passionnel mais peu empreint de tendresse.

Et si Jean, las de ces faiblesses, n'avait retrouvé un brin de sa bonne virilité rurale pour les rejeter d'un geste brusque chacune d'un côté de la pièce, les parieurs auraient eu le temps de miser jusqu'au bout de la nuit.

– Suffit! Assez! Arrêtons tout cela! Libérons cette fille et rentrons chez nous. Nous n'avons pas même eu la sagesse d'appeler la police, des traces de mort pendouillent derrière nos pas. Nous sommes des gibiers de potence, nous sommes des condamnés en puissance et, pire encore, nous serons contraints d'aimer demain aussi douloureusement et aussi maladroitement que nous aimions hier! Beau fiasco, Sophie, belle partie, Suzanne. Il faut maintenant que le rideau tombe sur cette triste histoire.

Et il s'en va, aussi digne que sa gaucherie naturelle le lui permet. Il descend les marches qui mènent au sous-sol et personne n'ose le suivre.

– C'est fini, dit Marc, tout est fini.

Ils se tournent vers Sophie, attendant une saillie, une imprécation, une dernière rebuffade du monstre. Mais rien. La maîtresse de maison pleurniche à quatre pattes à la recherche de ses dents.

(- Encore heureux qu'il n'y ait pas de moquette dans cette pièce, dit un faux barbu, tandis que son comparse jongle avec des œufs d'autruche avec une dextérité surprenante.)

Ils sont là, plantés, honteux; ils attendent le passage de Marie en baissant déjà la tête. Non seulement elle leur a résisté, mais elle va défiler devant eux, elle, définitivement elle, sans rien avoir abandonné au fil de sa captivité. Enfermée mais libre, cloîtrée mais légère, alors qu'ils se sentent las, et lourds, et pustuleux, collants de leurs coïts ratés, de leur jalousie sans borne, de leur prétention, de leurs complexes, de la quotidienne abjection qu'ils auraient tant voulu quitter mais qu'ils n'avaient pas la force de quitter par le haut.

– Bon, elle vient? On n'entend plus rien.

Franck se dirige à son tour vers l'escalier. Il descend quelques marches, remonte, livide.

- Nous avons oublié un détail...
- Lequel? demande Marc.
- Il y a un assassin parmi nous.

Ensemble, ils descendent l'escalier. Ensemble ils découvrent la mare de sang. Dans la confrérie des crânes défoncés, Jean n'a aucun compte à rendre à Romuald. Tué net. Le bronze représentant un Apollon turgescents s'est mué en réclame éhontée pour le parti communiste et les rêves d'octobre.

Dans sa cage, Marie sanglote comme jamais.

– Je ne veux pas vous voir tous mourir, je ne veux pas vous voir tous mourir...

Ils se regardent. Manifestement, Marie est en état de choc mais nul n'a plus le cœur d'en tirer profit. Ils reculent, ils se rétractent, ils remontent, les uns collés contre les autres, sonnés, perdus.

– Bon, résumons, dit Sophie qui malgré son absence de dents de devant conserve une élocution tout à fait acceptable et dont, en tout état de cause, on aurait mauvaise grâce de se plaindre. Jean est mort d'un bon coup de bronze. Marie est hors de cause puisque de bronze dans sa cage il n'y avait point. Nous le sommes aussi puisque nul n'a quitté la pièce, pas même ces deux grands escogriffes, là...

(Deux faux barbus miment un combat de Sumo affublés de fausses trompes en enduis de Nutella frais)

– Bien que je répugne à l'admettre, vous avez raison, convient Suzanne. Nous sommes sur ce coup-là innocents comme l'agneau. Le concasseur de bronze ne siège pas parmi nous.

– Or nous sommes seuls, ajoute Sophie. Il y a là un mystère pas piqué des hannetons.

– Sophie, dit Marc, vous n'aviez pas un majordome?

– Nom de Dieu, Nestor!

Nestor, le bon majordome sanctifié dans tous les Tintin, l'âme fidèle et discrète, l'ombre absolue et compatissante, l'esclave maître de tous les travaux abjectes! Ce peut-il que ce bon vieux Nestor soit une ordure? Qu'il ose la rébellion suprême? Tant d'obédience dans le sang finit toujours par pourrir le

cerveau. C'est une loi naturelle. Aucune victime ne peut s'en sortir sans devenir bourreau à son tour, nous sommes ainsi faits, besoin d'évoluer par l'expérience...Nestor et ses pas de velours, Nestor et son service à thé qui ne s'entrechoque jamais, Nestor et ses habits qui poussent le vice jusqu'à ne pas savoir plisser, Nestor et ses envies irrépressibles de fracasser des crânes et de répandre des cerveaux? Ce poète de l'inanimé, ce maître dans l'art du feutrage, ce disciple du combat de cuillers en argent, serait-il un psychopathe capable de décimer des convives en mal d'amour?

Oui.

Probable.

Une évidence.

(– Je crois l'avoir déjà vu dans un porno)

(– Chut les barbus!)

Sophie, outrée d'avoir été grugée par le bas peuple, le petit personnel, sent la honte lui monter aux joues et la colère lui bouffer les tripes.

– Ce petit pourceau ne s'en sortira pas ainsi, il va payer par là où il a péché. Ce crevard n'avait même pas ciré le bronze qui a fracassé la tête de ce pauvre rat de Jean. Pour qui me fait-il passer? Une maîtresse de maison sans autorité? Je suis folle de rage, une envie me monte de tuer des innocents. Franck, approchez!

Franck, dont l'absence de personnalité fait chier le lecteur depuis bien trop longtemps, approche comme il se doit.

– Franck, je vais vous décocher une baffe mémorable, avez-vous quelque chose à dire avant?

– ...

– Bien.

La baffe fut violente.

(Deux semi barbus, à moitié moustachus, se coulent un bronze en forme de cœur en déclamant des poèmes de Ronsard.)

Les douze-moins-trois-vu-que-les-auteurs-tirent-de-grosses-ficelles-pour-crée-r-des-rebondissements-dans-cette-histoire-d'amour-mais-de-qui-se-moque-t-on? se mettent à chasser le Nestor.

*

Parenthèse zoologique :

Le Nestor, contrairement au Castor, ne construit pas de barrages avec ses grosses dents et sa grosse queue (si les barbus font une seule réflexion sur un potentiel film porno tourné entre le Nestor et le Castor je me casse). Le Nestor est un animal potentiellement docile, oeuvrant principalement dans de grandes bâtisses très peu chauffées, se contentant d'un salaire misérable car très peu doué pour la lutte des classes. Le Nestor aime les endroits humides et sombres comme les caves dans lesquelles les patrons, autres spécimens qui mériteraient une parenthèse zoologique, l'obligent à dormir à même le sol et dans la crasse car il n'y a pas de petit plaisir dans la vie. Le Nestor se contente d'une tape amicale sur l'épaule pour toute gratification car le Nestor est habitué à l'humiliation. Le patron est généralement très surpris lorsque le Nestor se transforme en tueur en série, et ce y compris les soirs de pleine lune. Le Nestor se révèle être un animal docile et manipulable jusqu'au jour où il pète grave les plombs et trucidé de pauvres tortionnaires dont les mamans se sont un peu trop baladées à poil devant eux quand ils étaient petits et qui depuis n'arrivent plus à aimer que des femmes mortes et vieilles.

Fin de la parenthèse zoologique.

*

Sophie, dont le bouillon commence à être trop salé, rumine une vengeance terrible depuis environ 25 lignes.

Ligne 29, eurêka, Sophie l'a trouvée, sa vengeance. Sur l'étagère, à la lettre B, entre Bachelet et Brassens, un double album, bleu. C'est du lourd. *On, open, play, next, next, next, next*. La six. D'une cruauté. Elle oriente les membranes vers ses convives et tourne le volume au maximum. Pitié pour les malheureux... Vous allez voir ce que vous allez voir!

Love, love, love...

Nestor se crispe, il est dans le rouge, *nothing you can do cannot be done*, Marc et Mathieu demandent grâce, ils sont blêmes, livides, à bout de force, *nothing you can sing cannot be sung*, Frank bat le tempo avec la tête (cas désespéré, on ne fera décidément rien de lui!), *it's ea-easy !*

STOOOOOP! Promis, Nestor (il se répand en larmes) ne recommencera plus (il bégaie), promis, juré, craché (il supplie). Genou à terre, le voilà qui récite le "Sermon du bon Majordome", à l'endroit et à l'envers, sur un pied, en pièce droite.

– Sophie, laissez-moi vaquer à mes occupations!

Sophie obtempère mais n’entend pas en rester là. Elle lui retiendra deux salaires et lui ordonne de rendre illico à la cage ses couleurs d’origine. Et que ça saute!

Notre petite société pensait lui infliger un blâme.

Ce sera sa libération.

*

– Madame, je...

La captive ne l’est plus. Lotus, les paumes ouvertes vers le ciel, le dos beau droit, les yeux clos, le sourire miséricordieux, pas un clignement de cil, échappée, libérée.

– Madame, vous...

C’est que “Mister Proper” n’a pas que ça à faire, vous comprenez, ma petite dame. La mission Javel l’attend. Frotter, gratter. Eau de rose et fleurs bleues. Purger, purifier. Siffloter un air romantique. L’Eau, la Terre et l’Air.

– Voilà ma petite dame, comme neuf, votre clapier! Madame? Madame...

Nestor non plus n’a jamais su résister aux invitations. Curiosité, disaient feux ses parents, avant de le placer chez les moines pour des raisons obscures sur lesquelles il convient de ne pas trop s’appesantir *ici*. Curiosité donc, le seul chemin qui mène à l’autre (vrai que le narrateur fait dans la guimauve, mais sois tolérant, il est fatigué, il a connu une nuit mouvementée et c’est dimanche, D-day).

Occupée. Marie est inaccessible, prière de repasser plus tard. Non - *carpe diem* - la méditation n’est pas un vice solitaire.

Alors qu’à deux murs de là, les convives font bombance, prennent des forces pour l’ultime épreuve, Nestor est à un souffle de percer le mystère de Marie. *Om*. Le souffle justement, support intime qui affranchit du temps - la cage thoracique se gonfle, se dégonfle - l’espace est poreux, le dedans caresse le dehors, le soi, l’autre, le vrai, son double, harmonie des sphères et contemplation de l’Instant, Amour qui n’exclut personne, au-delà de la syntaxe, de la frime et des figures de style. *Om mani padme om*. Marie et Nestor ont perdu leur prénom. Leur passé est interchangeable. Comme des fous en diagonale sur un damier instantané, ils ne font qu’Un, se concentrent tant et tant qu’ils disparaissent, plus d’ego, plus de cicatrices, plus de prévisions, absorbés, éveillés, ils aiment.

*

Il y a la meute pressée d'en finir. Il y a la meute aveugle qui ne remarque rien (Nestor est un homme neuf). La meute préfère considérer la propreté du lieu – l'utile sans l'agréable – et envoie une pièce au majordome, bons seigneurs.

Plus une trace de fatigue, ni sur les murs de la cage, ni sur le visage de Marie. "Tout est à recommencer" auraient pu se lamenter les convives. Que nenni! L'union croit faire la force et la meute a une idée derrière la tête.

La vitre s'ouvre. Venez. Marie ne paraît pas même surprise. Avancez. Elle ouvre la marche, traverse le hall (elle ignore qu'elle ne le reverra plus jamais), puis le grand réfectoire. Sortez. La lourde porte s'ouvre. Plus de barbus!

Plus de barbus? Non, en revoilà un, au volant d'une colossale limousine rose bonbon. Dans les enceintes, Richie Haven beugle son *Freedom!* jouissif, en boucle et à plein tube. L'autre barbu tient la porte, avec élégance. Marie entre, suivie de Sophie, de Mathieu, de Frank, de Suzanne et de Marc.

Crissement de pneus sur le gravier. Le convoi quitte la place. Un œil attentif aurait remarqué, au travers d'une lucarne de la tour centrale, le visage réjoui du majordome.

*

Parce que Nestor est un homme presque satisfait. Remis de sa crise spirituelle intempestive, petit éclat de lumière dans les ténèbres de son âme, heureusement soufflée comme les chandeliers des dernières agapes, il regarde s'éloigner celle qui aime se faire appeler "Madame", Madame désire-t-elle une tasse de darjeeling, dois-je faire couler le bain de Madame, Madame veut-elle que je m'aplatisse davantage pour poser sur mon dos de larbin bien dressé quoique répandu à terre l'escarpin Armanique que je n'aurais jamais eu les moyens d'offrir à Madeleine?

Madeleine Magnenat. Mon amour. Qui m'a préféré un boulanger tout juste bon à tripoter des miches alors que je m'étais défroqué pour elle.

Nous n'étions guère qu'une demi douzaine au monastère lorsque la maison mère, du haut de son Vercors, a décidé de vendre la bâtisse trop chère à entretenir et de nous recaser ici et là, dans le Vermont ou dans le Bugey, il y a toujours plus de cellules qui se libèrent (seule la Grande Chartreuse ne désemplit pas). J'étais prêt à aller contempler ailleurs, et nous étions en train de quitter les lieux lorsqu'ils sont tous arrivés, l'entrepreneur qui devait faire les rénovations, les temporaires qui effectueraient les travaux, et la petite couturière qui taillerait les tentures.

C'est dans ma bure qu'elle a taillé, d'un regard qui m'a tranché comme des ciseaux lorsque je l'ai croisée dans le hall autrefois dépouillé et dont elle était, à cet instant, le seul ornement.

Ce sont des années de silence et de recueillement, forcés d'abord, puis acceptés, où j'avais même trouvé une certaine paix, sans doute parce que je n'avais pas connu grand-chose d'autre, qu'elle a bouleversées, comme effacées d'un trait avec la craie qui prenait les mesures des fenêtres.

Je l'ai aimée instantanément, elle était une évidence, oasis dans mon désert, cerise sur mon pain noir, mouvements gracieux de robe dans l'immobilité de mes prières apprises et ressassées comme une lobotomie.

Pour la première fois après des siècles de renoncement, j'étais vivant et j'étais désirant. Je la voulais de toute mon âme rabougrie qui se déployait sous son sourire. Je l'ai aimée comme on respire, comme on retire sa main du feu, comme on grelotte quand il fait froid, c'était animal, instinctif, incontrôlable.

J'ai refusé de suivre les autres, et les regardai partir dans le car trop vaste dont ils occupaient quelques sièges, frileusement regroupés, angoissés par tout cet espace autour d'eux alors que moi, je voulais le voir se dérouler à l'infini, avec pour centre Madeleine.

"Madeleine Magnenat", m'a-t-elle répondu quand je lui ai demandé comment se nommait cet ange qui me tombait d'un ciel longtemps prié et jusque là sourd comme un onaniste. Elle avait parue surprise par ma tournure, par le son de ma voix enrouée à cause les longues plages de silence qui découpaient mes journées.

Elle fut plus étonnée encore lorsque je lui demandai : Madeleine Magnenat, emmenez-moi, je serai vôtre pour toujours, vous ferez de moi tout ce que vous voulez, je serai votre esclave, pas votre eunuque quand même parce que j'ai bien l'intention d'apprendre dans vos bras ce que c'est qu'une femme, ce que c'est que le bonheur, et d'oublier dans votre ventre la honte de la main gauche qui éteint le soir, dans l'intimité de la cellule, un feu bien loin d'être sacré.

Elle recula vers la fenêtre, cherchant du regard avec une inquiétude qui ne me disait rien de bon le car disparu, et s'enfuit alors à la recherche de l'entrepreneur.

Romuald Vallin. C'était écrit sur sa voiture de fonction, un 4x4 déjà à l'époque, cet homme non seulement a la mémoire courte mais ses idées ne valent pas mieux.

Moi je n'ai pas oublié le nom de ce tout jeune homme qui emportait mon amour en 4x4.

Ni celui du manut' à peine sorti de l'adolescence mais façonné comme une brute par des mois de travaux dans le bâtiment qui m'a collé à terre quand j'essayai d'attraper le bras de ma belle couturière avant qu'elle ne s'engouffre, en me lançant un regard de pur effroi, dans le véhicule du constructeur de murs et briseur de rêve. MON rêve.

J'ai eu plus de mal à retrouver l'ouvrier, mais mes années érémitiques m'avaient rendu patient et méticuleux, et j'ai retrouvé Jean, qui lui avait perdu son emploi.

J'ai construit ma vengeance pierre à pierre comme l'autre empilait ses legos.

Je suis resté caché quelques jours dans le monastère où Sophie – pardon, Madame ou plutôt Mademoiselle, elle venait tout juste d'hériter de Paul Lafarge, Grand-Père, Père & Fille, maison fondée en 1875- m'a trouvé et fait quitter ma robe de toile grossière pour revêtir un autre déguisement, celui de majordome, parce qu'elle appréciait mon économie de paroles et ma servilité forgée dès l'enfance. Personne ne m'a reconnu dans mes nouveaux atours, comme quoi l'habit ne fait pas moine mais la livrée le majordome. Elle me baptisa Nestor, j'avais refusé de donner mon nom et il faut reconnaître que cela ne la dérangea pas le moins du monde, plutôt satisfaite au contraire de me donner du "Nestor, allez me chercher un Latour à la cave", qui lui paraissait du plus grand chic.

Je me découvris une aptitude quasi divine pour les travaux ménagers, et entrepris de peaufiner avec la même méticulosité les ingrédients du plus délicieux des mets, celui qui dit-on se mange froid.

Madeleine n'étant jamais revenue coudre les fameux rideaux, dont on confia la réalisation à un Arménien beaucoup moins affriolant, je suivis son parcours à distance, eus connaissance de son mariage dans les journaux, et appris à utiliser avec habileté le PC de Sophie qui se faisait depuis peu appeler Madame parce que mademoiselle après quarante ans ça ne fait pas très sérieux.

Je maniais donc les chiffons en peau de chamois puis en microfibre, modernité oblige, et manipulais Madame avec le même brio, l'amenant par petites touches à tisser elle-même le piège dans lequel je voulais les voir s'abîmer, l'entrepreneur, le maçon, et le fruit honni des épousailles de Madeleine avec le boulanger, fruit dont la réputation m'était parvenue par le biais de forums d'anciens amants qui n'en finissaient pas de déclamer, quoique dans un style plus que sommaire, tout leur amour de Marie.

Madeleine m'avait repoussé comme un cheveu dans le gaspacho, Marie en ferait les frais (la vengeance, nous l'avons vu, se mangeant idoine).

Amener Sophie à organiser ce stage d'initiation à l'épuration du sentiment me demanda de longs mois de subtiles incitations par le biais de journaux ouverts sur la page des tendances, et autres start-up florissantes engrangeant sur des concepts à la mode.

Longue l'attente, lente l'espérance, j'échafaudai dans l'ombre la destruction des bâtisseurs et la mort de l'amour dans l'amour de mon amour mort (vous suivez?).

Je n'ai pas été déçu. Le dieu hindou et l'apollon priapique ont exaucé mes deux premiers souhaits. Toutefois, la sertisseuse semble fermement vissée sur le socle inébranlable de son amour pour le genre humain, voire félin, pauvre Gus, dommage collatéral.

*

La gêne s'installe sereinement dans la limousine. Le luxe a ceci d'agréable qu'il permet la sérénité en toute situation. Marie, au centre, le regard vide, est prête à nouveau à tout entendre, à tout subir. Elle est lasse, ne veut plus lutter. Tuer l'amour, la belle affaire. Qui voudrait vivre dans un monde aussi bête et triste?

Le premier à rompre le silence est Franck.

– Sophie, on en est où de votre super plan? Qu'allez-vous faire d'elle? et de nous? De nouvelles surprises sanglantes à nous servir? Une petite torture sur le bord de la route histoire de se mettre en jambe?

– Le sarcasme ne vous va pas, Franck. La suite dépendra de vous. De vous tous. Imaginez un instant que tout ceci n'ait aucun sens. Que les derniers jours passés ensemble ne soient qu'une vue de l'esprit. Que rien de tout ce que l'on a vécu ensemble n'existe. Videz votre esprit, de quoi auriez-vous envie à l'instant?

Franck vide son esprit. Peu habitué à la docilité d'habitude, il a commencé à se faire à l'idée que quelqu'un lui dise quoi faire, à quel moment, et comment.

Il vide. Vide encore. Plus il vide et plus l'image mentale se construit, par bribes d'abord, un contour, puis des couleurs, un visage, ce beau visage qu'il admire depuis le début de cette aventure mais qu'il n'ose pas approcher. Un visage doux, lisse, qu'il a envie de caresser, d'embrasser.

– Marc. J'ai envie de Marc.

Il n'a pas même pris conscience de sa réponse, il l'a juste formulée. Tout est limpide pour lui, il veut Marc.

Marc, qui a fait le même exercice que Franck et les autres, en entendant son nom donne sa réponse : Franck, je veux Franck.

Suzanne, bercée par la sérénité du moment prend la parole : je veux Mathieu. Et Mathieu voulut Suzanne.

Sophie n'essaie pas de lutter, les deux barbus lui font de l'œil depuis longtemps et céder à la tentation ne lui paraît plus aussi odieux. Elle laisse son petit monde à l'arrière et passe à l'avant, entre ses deux complices velus.

Marie regarde les couples se former, sans envie. Marie veut rentrer chez elle ou mourir. Marie veut que l'amour rentre chez lui aussi. Qu'il la laisse tranquille, qu'il aille voir ailleurs, qu'il ne s'affiche plus sous ses yeux, plus sous cette forme-là de corps nus et maladroits dans une limousine conduite par deux barbus nus et une Sophie chevauchante.

Que ça cesse.

Vite.

*

Pour le marcheur du dimanche qui se trouvait sur le bord de la route, le panier plein de champignons magnifiques, la scène qui suivit marqua une nouvelle étape dans sa vie : l'arrêt total et définitif de toutes substances hallucinogènes.

Lorsque la limousine s'égara nonchalamment et néanmoins violemment contre un arbre, le choc fut si violent que sept corps volèrent dans les airs. L'amas de chairs enchevêtrées retomba au sol dans un bruit sourd. La béatitude livrée par les visages des nouveaux cadavres était moins surprenante que de voir une jeune fille sortir intacte de la tôle compressée. La jeune fille s'approche des corps, son visage ne trahit rien de particulier en voyant une grande bourgeoise porter une fausse barbe, ni deux hommes dont la complicité manifeste ne perdait rien dans la mort.

La jeune fille rentre chez elle. Appelle sa mère pour lui annoncer que son voyage en Irlande c'est bien passé et que oui, tout va pour le mieux. Elle range la gamelle du chat dans un placard. Prend son panier de perles et commence la confection d'un nouveau collier. Douze perles de nacre. Entre chacune d'elle, elle dispose une perle de sapin qui a reposé dans les mains d'un moine tibétain de longs mois et qui représente le pardon dans la mort. Au centre du collier, elle dispose un caillou. Dans une région reculée des Andes, ces cailloux sont appelés les réfractaires, car les extraire de la roche mère demande autant de force que de tendresse.

Elle plonge la pièce dans le noir.

L'amour est un crime pour lequel on peut se passer de complice.